

" La Baraque "

À AUBER

Action d'une équipe de Prévention Spécialisée

1958...1962-1975...1986

Témoignages de Jeunes

Les Equipes d'Amitié

L'ensemble des témoignages a été recueilli et leur analyse réalisée

Durant l'année 2014

Par Madame Alexandra Escobar-Puche.

Étudiante en psychanalyse à l'université Paris VIII.



Les Equipes d'Amitié – Siège Social : 8, rue Budé – 75004 Paris
Association Loi 1901. Reconnue d'utilité publique le 15 juin 1964

01 46 34 29 56 – equipes.amitie@orange.fr



Témoignages de personnes ayant rencontré l'équipe
éducative et fréquenté

Le CLUB de Prévention Spécialisée

« La baraque » au cours des années 1962-1975

À AUBERVILLIERS

Action animée et gérée par :

L'Association « Les Equipes d'Amitié »

Table des matières

| | |
|---|----|
| <u>Préambule</u> | |
| L'importance de témoigner | 7 |
| Introduction et Méthodologie | 10 |
| <u>Témoignages & Analyse</u> | |
| Sur le pont du Canal | 15 |
| Le Club d'Aubervilliers | 17 |
| Le contexte de l'époque | |
| Qui étaient ces jeunes ? | 21 |
| « D'ici et d'ailleurs ? » | |
| Défendre l'une et / ou l'autre nationalité ? | |
| Aspects Familiaux | 25 |
| Structure Familiale | |
| Les Parents | |
| L'autorité parentale. | |
| Enfance et Adolescence | 33 |
| Être un adulte tout en étant un enfant... | |
| L'école : échec ou réussite « On n'avait pas le choix » | |
| Des enfants livrés à eux-mêmes | |
| La Rue, lieu de rencontre | |
| L'avenir | |
| La rencontre avec le Club | 47 |
| Le Club s'occupait d'eux mais il les occupait aussi.... | |
| Les éducateurs du Club, image et place | |
| Un temps de socialisation et d'épanouissement | 53 |
| <u>Les Equipes d'Amitié et la pratique éducative</u> | 55 |
| Les éducateurs du Club | |
| Rapport d'activité de deux années 1969 1970 | |
| <u>Postface</u> | 79 |
| Une pratique éducative inscrite dans la modernité. | |
| <u>Conseil de lecture</u> | 81 |

PRÉAMBULE

L'importance de témoigner

Au début de l'année 2013 un certain nombre de personnes nous ont contactés Danièle Gallacio, Jean-Pierre Hiron et Antoine Bricot pour nous inviter à des retrouvailles.

Ces personnes, hommes et femmes, nous les avons connues au cours des années 1962 / 1975, en tant qu'éducateur de rue, dans le cadre de l'action éducative menée par l'association « Les Equipes d'Amitié » sur la ville d'Aubervilliers et de leur fréquentation d'un local « mythique », dit : « La baraque, le club ».

Rendez-vous a donc été pris pour l'après-midi du samedi 16 Février 2013 : une quarantaine de personnes « des anciens du club, de la baraque » nous attendaient dans un local mis à disposition par le maire d'Aubervilliers. Ce fut un après-midi inoubliable. Tous nous ont exprimé leur émotion, leur reconnaissance « *c'est grâce à vous qu'on s'en est sorti* ». Faut-il ajouter que pour nous, anciens éducateurs, l'émotion était également très forte ? Nous n'avions aucunement imaginé un tel accueil.

Devant un tel événement nous ne pouvions rester sans réagir, c'est ainsi qu'avec l'accord du conseil d'administration des " Equipes d'Amitié " nous leur avons écrit pour les remercier et surtout pour solliciter leur accord de témoigner sur cette tranche de leur vie personnelle. Dans ce courrier nous

précisions que leur parole « *aurait plusieurs objectifs dont le principal serait de mettre en valeur, de justifier ce travail et ce mode d'intervention auprès des jeunes habitants dans les quartiers en difficulté* ». En effet ajoutons-nous : « *nombre d'élus des conseils généraux qui sont actuellement nos principaux financeurs doutent de l'efficacité de cette action, exigent des résultats immédiats, tangibles, quantifiés. Ils mettent en cause également la notion d'anonymat et de libre adhésion que nous avons toujours mise en avant dans notre action auprès de vous* ».

C'est ainsi qu'au cours d'une deuxième réunion organisée cette fois par nous et sous le couvert de l'association « Les Equipes d'Amitié » dans le même local et en présence du maire d'Aubervilliers, nous leur avons présenté plus concrètement notre projet et surtout ses finalités.

Était également présente à cette réunion une étudiante en psychanalyse de l'université Paris VIII à qui nous avons proposé de coopérer à ce projet et de recueillir les témoignages des personnes nous ayant donné leur accord, dans un bureau mis à disposition par la mairie d'Aubervilliers, puis d'en réaliser l'analyse et la synthèse en vue d'une publication.

Qui pouvait mieux que ceux qui en ont bénéficié décrire l'action de la Prévention Spécialisée ?

L'objectif et la finalité de l'analyse de ces témoignages sont assurément de vérifier et de prouver que même si les phénomènes actuels de marginalisation, de délinquance ont parfois peu de points communs avec ceux de la période analysée l'action de la Prévention Spécialisée est toujours aussi pertinente et appropriée pour la rencontre des jeunes, l'accompagnement éducatif et la pratique sociale développés au sein des milieux de vie.

Faut-il rappeler que « Les Equipes d'Amitié » sont, entre autres, une des associations, qui ont initié le « travail de rue » en France. Créées en 1948 elles ont développé ce type d'action éducative, notamment sous la houlette d'Hubert Flavigny, bénévole aux Equipes d'Amitié et Professeur de Pédo-psychiatrie, qui en assura la présidence durant de nombreuses années. A Aubervilliers, les premiers adultes bénévoles ou éducateurs professionnels

furent Louis Joinet, Jean-Paul Durnerin, Jacques Fiscus, Bernard Savicky, Yves Bériot, puis Danielle Gallacio, Antoine Bricot et Jean-Pierre Hiron, qui ont recueilli ces témoignages, et bien d'autres après...

Cette action éducative a été reconnue par l'Arrêté Interministériel du 4 juillet 1972 et inscrite dans le Code de l'Action Sociale et des Familles en 1986 en tant que mission d'Aide Sociale et de Protection de l'Enfance.

La pertinence de cette pratique éducative et l'expertise de sa connaissance des jeunes et des territoires, s'appuie sur une démarche « d'aller vers » les jeunes et les adultes dans leur milieu de vie, pour les rencontrer et construire avec eux une relation de confiance, librement acceptée, qui sera le socle d'une pratique éducative collective et individuelle, souple et évolutive, qui prend en compte les attentes des populations rencontrées et les ressources des territoires de vie.

Elle se caractérise par une méthodologie et une déontologie exigeante et porteuses de valeurs, qui respectent l'anonymat et la confidentialité dus aux jeunes et aux familles. Cette action a été éclairée et affermie par les travaux du Conseil Technique des Clubs et Equipes de Prévention Spécialisée. Immersée dans les milieux de vie, la pratique éducative mise en œuvre est la plus à même de favoriser l'émergence des potentialités des jeunes et des adultes, et leur pouvoir d'agir et de dire, contribuant ainsi à leur accès à l'autonomie et à la citoyenneté.

Certes, la Prévention Spécialisée ne peut à elle seule apporter les réponses à la crise et à la fin de l'exclusion mais elle est cependant par son action à la fois globale et individualisée, immergée au sein des milieux de vie, un élément essentiel de l'action éducative et des pratiques sociales communautaires. Elle est reconnue et prônée actuellement par nombre d'acteurs sociaux, judiciaires, et politiques. Souhaitons et espérons que cette approche éducative singulière, vécue et retransmise par quelques-uns de ses bénéficiaires puisse continuer à être menée au bénéfice des familles, des adolescents ou jeunes adultes en difficulté.

Introduction et Méthodologie

Ce travail a pu être réalisé grâce à l'initiative et au témoignage d'adultes qui, étant jeunes avaient été en contact avec les éducateurs de rue de l'association « Les Equipes d'Amitié », et avaient bénéficié de l'action du Club « La baraque » d'Aubervilliers au cours des années 1962-1975.

En effet, lors d'une réunion organisée à Aubervilliers en février 2013 par un certain nombre de personnes ayant fréquenté « la baraque » celles-ci ont remercié les anciens éducateurs du travail éducatif accompli auprès d'eux.

La « baraque » est restée pour ces jeunes un lieu mythique à partir duquel nombre d'actions diverses et variées ont pu être engagées tant sur le plan individuel (recherches d'emploi, difficultés familiales, personnelles ou comportementales) que collectif (soirées repas, spectacles, séjours à la mer ou la montagne etc.).

L'association «les Équipes d'Amitié» a voulu comprendre le sens profond des remerciements venus de la part d'anciens bénéficiaires du Club, mettre en valeur et éclairer l'approche éducative et le mode d'intervention de la Prévention Spécialisée.

Nous allons nous intéresser et présenter maintenant les aspects présents dans ces histoires au travers de la synthèse des éléments qui reviennent dans la plupart des entretiens que nous avons eus avec eux. Nous allons également restituer à travers les récits comment cette expérience a marqué le parcours de vie de chacun.

Les entretiens sont individuels et les initiales utilisées ne correspondent pas aux prénoms afin de respecter la confidentialité des témoignages et le caractère unique de ce que chaque personne a vécu et ressenti. Cette méthode permet également une lecture plus approfondie de “l’intériorité “ des personnes interrogées. Nous relèverons aussi des aspects communs à ces vécus, comme les contextes de vie, les conditions socio-économiques, les origines, l’appartenance religieuse, tout en constatant que chaque personne avait été marquée de façon différente pendant l’enfance et l’adolescence.

Pour la plupart, ces jeunes étaient issus de familles nombreuses, d’origine maghrébine, de religion musulmane, habitant les mêmes quartiers d’Aubervilliers, et de même niveau socio-économique (père ouvrier, mère au foyer). Il faut remarquer le peu de femmes présentes dans le groupe d’interviewés. Dans nos entretiens, nous essaierons de percevoir quelles étaient les relations habituelles de ces jeunes avec leurs parents.

Rappelons enfin qu’il s’agit de souvenirs personnels donc partiels et subjectifs, et que les réponses, toutes singulières, sont liées aux contingences particulières de leur vie.

Témoignages & Analyse

SUR LE PONT DU CANAL

Il a coulè de l'eau sous le pont du canal
Nos fronts se sont plissés comme se rident les flots
Quand des péniches ventruées déchargeaient de leurs cales
Des briques et du sable devant les entrepôts.

La vieille voie ferrée qui passait sur le pont
Nous offrait un abri à la belle saison
Aux traverses de bois laissées à l'abandon
Entre les herbes folles fleurissaient des chardons.

Et comme un bateau de papier
Mes souvenirs d'Aubervilliers
Dérivent au fil de mes pensées.

Accroché à la berge, ce monstre de ferraille
Rechauffait sa carcasse au soleil de juillet
On fumait des Gauloises au creux de ses entrailles
Rêvant au devenir d'un joli mois de mai.

Alors pour tes doux yeux,
Pour ton sourire canaille
Dans les remous noueux formés par les bateaux
Des poutrelles d'acier on sautait à la baille
Aux lèvres, le sourire des enfants de Poulbot

Et comme un bateau de papier
Mes souvenirs d'Aubervilliers
Dérivent au fil de mes pensées

Je n'ai jamais revu la fille de l'éclusier.
Et mes amis d'alors sur les doigts d'une main
Je vous compte aujourd'hui frangins d'Aubervilliers
Et l'eau peut bien couler, je vous attends demain.

Daniel VACHÊE

Auteur compositeur interprète

A rencontré, adolescent, le club la « Baraque » dans les années 62 /75

Le Club d'Aubervilliers

« Avec le recul, on a pris conscience de qu'est-ce que cela a pu nous apporter parce que quand on se retrouvait on parlait souvent et cinquante ans après on en parle toujours. »

Dans les années 62-75, le Club où exerçait l'équipe éducative se trouvait boulevard Félix Faure à Aubervilliers, dans un quartier habité surtout par des familles immigrées, algériennes pour la plupart. Le Club accueillait donc des jeunes portés par la vague migratoire de l'époque.

Beaucoup des témoignages évoquent d'abord « la rue de l'Union », une rue caractérisée par une grande diversité culturelle où des Algériens, Portugais, Espagnols, Marocains et Tunisiens habitaient un même territoire. Le fait de partager les mêmes conditions de vie et d'avoir tous des racines étrangères les rapprochait et produisait des phénomènes identificatoires entre eux.

Ce phénomène migratoire était né de l'espoir pour ces familles de trouver de meilleures conditions de vie, espoir qui s'évanouissait bien souvent devant des difficultés d'adaptation et d'intégration.

Malgré les difficultés auxquelles ces familles devaient faire face, et malgré aussi les différences et rivalités qui existaient entre eux, la plupart des

jeunes allaient « au Club ». Ils y retrouvaient leurs voisins mais aussi des jeunes d'autres quartiers, et même d'autres appartenant à une bande rivale avec laquelle il y avait souvent des conflits. Le Club était donc plus qu'un banal espace de rencontre, c'était un endroit où l'on rencontrait l'autre différent et différemment, un endroit où un conflit pouvait se dire et bien souvent s'apaiser. Grâce à la présence de tiers, les éducateurs, et grâce aux sorties et activités collectives proposées, peu à peu, un esprit de groupe s'instaurait, fait de la découverte d'intérêts communs.

On pourrait dire que la rivalité initiale s'était transformée en identification positive. Au-delà du Club, ce nouvel état d'esprit a eu des répercussions beaucoup plus larges dans tout le quartier, comme dans les familles, où des actions de coopération et de solidarité se sont développées.

Ce qui est remarquable, c'est que les liens noués à cette époque perdurent encore aujourd'hui entre ces jeunes devenus adultes. Ce travail est d'ailleurs né d'une demande spontanée de leur part, de témoigner cinquante ans plus tard de ce que le Club leur avait permis à l'époque et de quelle façon il avait contribué à construire leur vie d'adultes.

Le contexte de l'époque

L'immigration maghrébine a été l'une des plus fortes qu'ait connue la France, beaucoup plus importante en nombre que les immigrations polonaise, italienne, espagnole et portugaise qui l'avaient précédée. Ainsi en 1982 les immigrés d'Afrique du nord représentaient 1 435 000 personnes, dont 805 000 Algériens, 440 000 Marocains et 190 000 Tunisiens. Cette immigration est donc à la fois ancienne (elle commence dès l'entre-deux-guerres et se développe davantage après la seconde guerre mondiale et dans les années 60-70) et massive

Ces vagues les plus importantes d'immigration maghrébine ont eu lieu dans un contexte d'expansion économique caractéristique des « trente glorieuses » et du besoin de main d'œuvre de la part des industries de type fordiste, ceci facilitant l'insertion des Maghrébins sur les strates inférieures

du marché du travail. À partir des années 80 le chômage s'est développé puis installé et la compétition pour le travail s'est faite plus rude. Une grande partie de la main-d'œuvre industrielle disparaît et les emplois, devenant de plus en plus qualifiés, sont alors devenus plus rares. Les suppressions d'emplois dans l'industrie et le chômage ont frappé ainsi massivement les travailleurs d'origine immigrée, et notamment maghrébine, dans les années 80 et 90.¹

Les participants décrivent l'époque dans laquelle ils ont vécu comme très difficiles et dure à cause de la misère et de la précarité dans laquelle ils vivaient. Un contexte qui ne favorisait en rien leur situation d'immigrés. Une époque où « *il fallait survivre* ». Ils habitaient dans des espaces restreints ; ceux qui étaient habitués à vivre à la campagne avaient du mal à supporter ces nouvelles conditions, privés matériellement de beaucoup de choses dont le récit de D. rend compte : « J'héritais des pantalons ou des affaires scolaires de mes grands frères, j'étais frustré car tous les autres enfants avaient des nouvelles choses, mais pas moi ».

Malgré les difficultés du contexte et de l'époque, il y avait, dans ces quartiers essentiellement peuplés d'immigrés, une solidarité réelle dont G. témoigne : « *C'était une rue vivante, on passait d'une maison à une autre. C'était presque un village. Si on n'avait rien à manger, on mangeait chez les voisins. L'ambiance était familiale et sociable* ».

Le fait d'appartenir à la même religion les rapprochait aussi : « Chez les musulmans, il y avait toujours la part des pauvres, on ne voyait pas autant de personnes à la rue qu'aujourd'hui » assure G.

Plusieurs de nos interlocuteurs étaient enfants pendant la guerre d'Algérie. Ils se souviennent encore aujourd'hui de la crainte et de la tension dans lesquelles vivaient leurs parents, quelquefois de l'hostilité qu'ils rencontraient eux-mêmes à l'école ou dans la rue. Durant cette période complexe, leur origine maghrébine était un véritable obstacle pour trouver leur place dans la société française. Cela, « *ils l'ont compris dès leur tout jeune âge lorsqu'ils sont entrés à l'école* ».

¹ Perrin Evelyn, *Jeunes maghrébins en France*, Paris : L'Harmattan, 2008, p. 21-22

D'autres disent ne pas se souvenir de ce contexte de guerre car ils étaient trop petits. Pourtant, dans quelques témoignages, nous sommes frappés par des discours assez désordonnés, sans cohérence, mais où se dévoile une indéniable vérité : celle de séquelles laissées par la guerre.

Aujourd'hui encore, certains continuent d'être suivis pour des troubles psychiques et sont sous traitement, voulant se persuader que « *c'était mieux avant* ». Dans cette idéalisation du passé, le Club occupe une place importante où la vie était, moins lourde car « *ils n'avaient rien, mais ils étaient heureux* ».

D'autres encore se souviennent d'un temps difficile. G. par exemple raconte que ses frères aînés avaient fait des choix différents : « *On était collecteur d'impôts pour le FLN. J'avais un frère dans le maquis et un autre dans l'armée française* ».

Certains disent avoir vécu la proclamation de l'Indépendance de l'Algérie comme « *leur victoire* ». Ils évoquent leur joie et leur satisfaction pour ce « *symbole de liberté* » après des années de lutte.

Qui étaient ces jeunes ?

*Gentils enfants d'Aubervilliers
Gentils enfants des prolétaires
Gentils enfants de la misère
Gentils enfants du monde entier
Gentils enfants d'Aubervilliers
Jacques Prévert.
Les Enfants d'Aubervilliers.*

« *D'ici et d'ailleurs ?* »

D'où suis-je ? D'où est-ce que je viens ? Quel est mon pays ? Est-ce la France où je suis né ? Faut-il renier mes origines ?

À travers ces questions, nous avons essayé de discerner les sentiments évoqués par certains sur leurs origines. Le fait d'être né en France tout en étant d'origine algérienne, ou d'être né en Algérie mais d'avoir immigré en France avec ses parents, pouvait créer des ambigüités chez certains. Ainsi être liés à deux pays, à deux histoires, confrontés à deux cultures, à deux langues parfois même à trois, « être né en France ou ailleurs » ne signifiait pas automatiquement se sentir français ou vouloir le devenir. Parfois se sentir français était source de difficultés par rapport à l'origine algérienne. Une question qui, aujourd'hui, semble résolue pour la plupart de ces anciens du Club. Mais vivre dans cette ambivalence a été pour quelques-uns une vraie source de contrariétés, de tensions et d'incertitudes, faites d'attachement et de détachement.

Pour certains, les choses se sont bien passées et ils ont pu s'installer rapidement et facilement en réussissant à s'adapter et à s'intégrer. Pour d'autres, provenir d'une famille étrangère et porter « un nom arabe » (parfois facteur de rejet) a été une vraie difficulté pour s'adapter et s'intégrer au point qu'ils ont ressenti de nombreuses situations comme discriminatoires ou racistes. Pour ces derniers, s'adapter a signifié faire face à un contexte très difficile où ils se sentaient d'une certaine façon « *exclus* » et « *marginalisés* ».

B. qui est devenu un comédien à succès, raconte qu'à l'époque lui et ses camarades étaient traités de « *petits arabes* ». Il explique que pendant la guerre entre la France et l'Algérie, l'ambiance générale était très hostile, ce qu'il ressentait en particulier à l'école lorsqu' « *on m'a aiguillé vers des formations professionnelles qui n'allaient pas dans le sens de mes intérêts [...] moi, je n'avais pas envie d'être chaudronnier, fraiseur ou plombier ou des choses comme ça* ». Il ressentait « *qu'on lui mettait des freins* ». Interdiction d'entrer dans une boîte de nuit ou mauvais regards dans les transports en commun étaient pour lui des manifestations discriminatoires à son égard comme à l'égard de ses camarades : « *pour moi cela n'avait aucun sens, surtout qu'à la maison, mon père m'apprenait, comme à mes frères, les valeurs de la République et le respect des lois du pays d'accueil* ». En dehors de la maison, il était confronté à ce qu'il appelle « *l'injustice sociale de certaines personnes* » qui le traitaient « *de petit arabe* », ce qu'à huit douze ans, il lui était difficile de comprendre.

En revanche, heureusement, il a rencontré aussi des personnes qui l'ont encouragé à prendre « *le bon chemin* », à lutter et à poursuivre ses rêves, rencontres qui lui ont permis de devenir le comédien qu'il est aujourd'hui. Grâce à ces rencontres, dont le Club fait partie, cet enfant qui a vécu des épreuves difficiles, privé de beaucoup de choses dont il rêvait comme tout enfant, a pu construire sa propre voie, son propre destin.

Ce questionnement sur les origines a marqué leur passé d'une façon significative, d'autant que certains ont été obligés de se déterminer pour une nationalité sans tenir compte de leurs préférences. Précisons que « *ce choix* » a été la plupart du temps du fait de l'autorité paternelle. Se sentir

d'ici et /ou d'ailleurs est l'une des difficultés majeures qu'ils ont dû affronter dès leur tout jeune âge, la fidélité à leur pays d'origine était souvent très difficile.

Défendre l'une et / ou l'autre nationalité ?

« On est parti parce que mes parents voulaient qu'on évolue et comme mon père avait fait des études, c'est lui qui a poussé pour qu'on aille en France ».

Certains témoignages évoquent les difficultés dues à leurs origines : par exemple, ils ne partageaient pas certains aspects d'ordre culturel avec leur famille, ils ne voulaient pas se soumettre à l'autorité parentale.

Les témoignages démontrent la complexité d'être d'ici et d'ailleurs. Le lieu de naissance, c'est quelque chose qui va bien au-delà du lieu ou du pays où quelqu'un est né. Ce n'est pas évident d'être né dans un pays et de vivre entouré d'autres cultures, d'autres coutumes, d'autres religions que celles de sa famille.

Chaque nom de famille rend compte d'une filiation particulière, constitue une trace essentielle de ses origines. Le nom est une marque de l'histoire personnelle de chacun, histoire qui permet de trouver sa place dans le monde. Ce nom, on en est fier, mais quelquefois, on doit le défendre quand on est confronté à des situations discriminatoires ou au moment de structurer sa vie adulte, par exemple pour trouver du travail. Certains décident parfois d'en changer, ou de le « franciser ».

Aspects Familiaux

Structure Familiale

Dans ces familles souvent nombreuses, constituées parfois de cinq, voire dix enfants, le père avait la fonction nourricière : c'était le seul qui travaillait et rapportait l'argent. La mère s'occupait du foyer et des enfants et la plupart de ces familles vivaient « avec le minimum ». Ce contexte de précarité économique, quelquefois insurmontable, était facteur d'instabilité dans la structure familiale.

Pour certains, être d'une famille nombreuse n'était pas un problème. J. reconnaît : « *Le fait d'être dans une famille nombreuse, ça forme le caractère, il fallait se débrouiller pour y arriver. Cela m'a formé un caractère, le fait d'avoir une mère dure et un père très gentil. J'avais dix-sept ans quand j'ai perdu mon père, ça m'a cassé, après j'ai fait mon éducation tout seul à partir de l'éducation que mon père m'a transmise* ».

Les Parents

« *Le Club avait des activités où les parents pouvaient venir avec leurs enfants. Je pense que le Club faisait cela plus pour que les parents sortent surtout pour que les mères sortent de chez elles. Je pense qu'ils faisaient attention à tout le milieu familial selon sa gravité ; ils faisaient attention aux*

parents aussi. Il avait un impact sur le devenir de l'enfant, ils étaient de soutien sur plein de gens ».

Ils sont des modèles de vie pour certains mais durs et trop sévères pour d'autres. La plupart de ces jeunes disent que leurs rapports avec leurs parents étaient marqués par des sentiments ambivalents : respect, considération, mais en même temps distance affective et crainte. Distance affective qui d'une certaine façon permettait de marquer des limites à la relation parents-enfants.

Ainsi H. dit de ses parents : *« Ils étaient exigeants et stricts. [...] Ma mère était passive, elle ne jouait aucun rôle, c'était son mari qui décidait tout »*. Il reconnaît que c'est grâce à l'autorité de son père qu'il a pu s'en sortir : *« Son attitude m'a sorti de l'ombre, c'est là que j'ai commencé à vouloir faire quelque chose »*.

Mais dans la plupart de ces témoignages, le père est décrit comme un père absent, en raison de ses longues journées de travail. Le rythme ouvrier en « trois-huit » pouvait le faire travailler pendant longtemps sans arrêt. Malgré tout, c'était sur lui que retombait l'autorité parentale, parfois caractérisée par trop de rigidité, ou parfois marquée par une lassitude qui donnait aux jeunes le sentiment d'être livrés à eux-mêmes.

Lors d'entretiens, nous remarquons souvent que le souvenir des parents est empreint d'une grande émotion ; souvenirs de parents à la fois durs et stricts et à la fois modèles de vie. Dans l'impossibilité de se révolter en face de parents qui ne peuvent pas remettre en question l'éducation qu'eux-mêmes ont reçue, et qui les traitaient bien souvent de « bons à rien », ils se soumettent et restent malgré tout, assez admiratifs devant le modèle proposé. Certains disent en effet, que grâce à l'exemple d'une vie vécue avec des efforts et des sacrifices -celle des parents, ils ont appris à faire face aux difficultés avec du courage et de façon résiliente.

Ainsi, le vécu des parents est devenu quelque fois un exemple qui les a encouragés à poursuivre leurs propres vies et à en affronter les adversités.

C'est aussi grâce à l'approbation de leurs parents que ces jeunes ont pu fréquenter et participer aux activités du Club. Cet espace est devenu le relais des parents avec parfois même une communication entre éducateurs du Club et eux. Ces éducateurs intervenaient dans les difficultés familiales et étaient en quelque sorte, des médiateurs entre les enfants et les parents sans pourtant supplanter l'autorité parentale.

F. dit: « *Ils étaient (les parents) toujours d'accord pour qu'on y aille. Ils passaient de temps en temps pour voir si on était bien dans la baraque* ».

L'autorité parentale.

Ces jeunes ont été marqués par des valeurs familiales, enracinées dans leur culture. Dans plusieurs témoignages, on voit que le père était « *quelqu'un* », qui inspirait à la fois du respect et de la crainte. L'autorité parentale était d'autant plus efficace qu'il ne fallait pas déshonorer les parents. Certains reconnaissent que c'est ce qui les a empêchés de mal tourner. Il y avait des valeurs d'honneur et de dignité qu'il ne fallait pas trahir.

L. l'exprime ainsi : « *Mon père nous avait dit : 'vous pouvez faire tout ce que vous voulez, vous pouvez vous bagarrer, mais pas de vols, pas de police à la maison* ». *Il nous a appris cela d'entrée : « la honte par rapport au papa* ». On n'a pas peur des flics on a peur du père, la honte qu'on lui apporte. Ramener un flic à la maison, c'est la honte, la honte dans le quartier aussi, parce qu'après, les gens vont parler : « *ceux-là c'est des voleurs* ». « *C'était la réputation de notre père, on ne pouvait pas lui faire ça. On avait un respect pour lui. On n'a jamais ramené la police à la maison* ».

La parole des parents devenait presque sacrée, et la plupart de ces jeunes évitait autant que possible de leur causer des soucis. Ils faisaient en sorte de « *se débrouiller tout seuls, comme ils pouvaient* ». M. explique : « *on ne voulait pas être une charge pour les parents, une charge supplémentaire* ». Ils avaient une vraie considération pour leurs parents, reconnus comme

des personnes qui « *faisaient le mieux qu'ils pouvaient pour la famille* ». Les enfants se devaient donc de leur obéir et de les respecter.

Parmi ceux que nous avons rencontré pour cette étude, quelques-uns ont eu de sérieux problèmes avec la loi, ont fait de la prison, ont été parfois multirécidivistes. Eux aussi, il a fallu qu'ils « se débrouillent tout seuls » car, dans ces situations, ils ne pouvaient pas, ils ne voulaient pas compter sur leurs parents, pour qui ces actes étaient honteux. Dans leurs démêlés avec la justice, ils faisaient en sorte que leurs parents ne sachent rien où le moins possible. Et en même temps, ils leur reprochaient plus ou moins de ne pas s'inquiéter de ce qu'ils devenaient, de méconnaître les chemins de traverse qu'ils prenaient.

La fonction de la mère et la position de la femme.

Si la plupart du temps le père travaillait et était absent de la vie familiale, le rôle de la mère était centré sur le foyer. Elle s'occupait des enfants et gérait la vie quotidienne. Son autorité relevait de sa fonction maternelle mais ce n'est pas pour autant qu'elle pouvait en décider elle-même dans sa qualité d'épouse. À travers les témoignages nous avons pu constater que cette position de la femme dans la culture maghrébine est une tradition transmise d'une génération à l'autre.

En outre, à cause du nombre d'enfants la mère ne pouvait pas elle-même s'occuper de tous et donc le frère aîné assumait cette fonction : « aider leur mère dans les tâches ménagères et s'occuper des petits frères ». En général, lorsqu'il s'agissait de familles nombreuses il était habituel que les enfants plus âgés appelés « *les grands frères* » prennent en charge les plus jeunes. « *Le grand frère* » avait souvent une vraie autorité ; il avait une fonction protectrice à l'égard des frères et sœurs ; il veillait sur eux.

La plupart des hommes interviewés ont témoigné du vécu de leurs mères, leurs sœurs ou leurs voisines. Nous avons entendu des expressions telles que :

« Les filles, il fallait les enfermer à l'époque, il ne fallait pas qu'elles sortent car cela faisait mauvais genre. C'étaient les garçons qui avaient le droit d'être dans la rue, alors que les filles restaient à la maison, elles s'occupaient des tâches ménagères ».

« La femme au foyer. C'était rare que les femmes travaillent. C'étaient plutôt les françaises qui travaillaient mais, même elles, c'était rare ». « Ma mère ne travaillait pas, elle ne touchait rien (aucun salaire) ».

« La femme algérienne, elle, ne sortait pas beaucoup. Les hommes, ils étaient plus informés. La femme ne savait pas ce qu'était la prison, elle n'était pas informée ».

Nous n'avons pu recueillir que trois témoignages féminins de deux femmes françaises et une d'origine maghrébine². Les récits sont assez frappants, particulièrement celui de Z. qui *« n'a pas eu d'enfance »* car elle a été confrontée de façon précoce à des choses pour lesquelles elle n'était pas préparée : *« À partir de 12-14 ans, les filles restaient à la maison. À l'époque, c'était comme ça. Dans ma génération, mes voisines étaient comme moi, elles restaient à la maison. Je n'avais pas de fréquentations hors de ma famille. Je n'avais pas de copines. Les filles étaient avec leurs mères. J'étais une deuxième maman, je partageais la tâche d'élever mes frères avec maman. Je m'occupais de mes frères, je n'ai pas eu une vraie jeunesse, je n'ai pas vécu. J'étais la 'petite Cosette'³. J'étais la seule fille avec les huit garçons. On restait à la maison, je n'avais pas d'amis. Il y avait même mes frères qui venaient me surveiller à la sortie de l'école pour voir ce que je faisais. C'était dur. Je suis allée à l'école régulièrement jusqu'à 14 ans, mais difficilement. Le matin, je me levais, j'amenais mes frères à l'école et, après, j'allais à l'école. À quinze ans, j'étais déjà mariée*

² Les éducateurs se rappellent qu'il y avait des filles au Club, sans doute un peu moins nombreuses que les garçons. Il semble que le lien ait davantage perduré avec les garçons et certaines sont décédées prématurément.

³ Cosette est l'un des personnages les plus connus du roman *Les Misérables* (1862) de Victor Hugo. Son prénom est devenu synonyme de fillette maltraitée, exploitée notamment pour les tâches domestiques.

c'était réglé à l'avance... Cela s'est mal passé. C'était mon cousin, je ne le connaissais pas. La loi musulmane prescrit que si les filles n'ont pas fait d'études, elles n'ont pas le droit de sortir ni de fréquenter des garçons. À la maison, c'est la loi musulmane qui primait. Moi, j'ai voulu faire des études, je voulais être infirmière. J'ai fait un an et, après, ma mère m'a dit « tu ne continues pas » car à l'hôpital c'était parfois le matin parfois le soir (la garde). Ma mère n'a pas été d'accord, elle trouvait des excuses pour me remarier. Sa propre mère a été mariée comme ça. Tous les Algériens, quand ils ont une culture, ils ne la renient pas ».

Cette expérience qui aurait pu l'enfermer dans une impasse lui a donné le désir d'élever ses enfants d'une manière différente, d'être une mère attentive qui respecte leur personnalité et leurs choix. Elle a voulu donner à ses enfants ce qu'elle n'a pas eu pendant sa jeunesse : « Avec mes enfants, j'allais aux réunions pour retrouver les professeurs, j'étais derrière mes enfants. Mes parents n'étaient pas derrière mes frères ni derrière moi. Ils ne surveillaient pas nos études, ils ne voyaient rien du tout. Même quand j'ai eu mon certificat d'études, mes parents n'ont pas été présents. Mes filles se sont mariées adultes, je n'ai pas voulu leur faire vivre ce que j'avais vécu. J'ai évolué ».

En revanche, on retrouve aussi des témoignages comme celui de Y. qui grâce au soutien des éducateurs du Club a pu construire un projet de vie qui l'a menée à devenir elle-même, éducatrice auprès des jeunes en difficulté. Ainsi elle manifeste : « J'ai connu le Club quand j'ai perdu ma maman ; j'ai mangé au Club et après j'ai été logée chez les éducateurs du club de prévention. C'était un évènement personnel. Quand j'ai perdu ma maman, il y avait Danièle et Antoine ».

Elle indique la façon dont le Club l'a aidée dans son projet de vie : « Je voulais un métier dans la vie active donc j'ai fait un CAP de sténodactylo, je suis rentrée dans la vie active et par l'intermédiaire de Danielle qui travaillait aux Équipes d'Amitié je suis allée à Melun au Foyer de Jeunes Travailleurs, j'ai fini mon CAP et ses amis à Melun connaissaient une religieuse qui tenait un EMP, j'avais 19 ans. Au moment de la majorité, j'ai eu mon CAP de sténodactylo, j'avais 20 ans. Je savais ce que je voulais

faire dans la vie. Je n'ai pas fait ma formation d'éducatrice tout de suite, je ne l'ai faite que des années après mais en tout cas j'avais un pied à l'étrier à l'âge de 22 ans. Après, j'ai passé mon examen spécial d'entrée à l'université et ensuite à Saint-Denis j'ai fait « sciences de l'éducation » parce que je voulais rentrer en école d'éducateurs et entre temps je suis rentrée en école d'éducateur ».

Pendant tout ce parcours que Y. décrit, le soutien des éducateurs du Club d'Aubervilliers a été fondamental pour elle. Elle a voulu garder le contact avec eux. En effet, ils sont devenus sa famille : « ...Après quand je suis rentrée dans la vie active, on se voyait de temps en temps avec Danielle. Ce n'était pas pour moi des éducateurs après ils sont devenus des amis. On a gardé contact ».

Enfance et Adolescence

« On était jeunes, on était inconscients, on était trop jeunes, c'était une guerre au-dessus de nous. On ne parlait pas de la guerre ».

Abordons maintenant l'enfance que certains évoquent comme « *sans conscience* ». Nous essayerons de relever les aspects les plus significatifs de leurs récits sur cette période qui n'est pourtant pas sans souvenirs et qui, au contraire, a été pour certains décisive et marquante.

Être un adulte tout en étant un enfant...

« *Le Club a donné la place à l'enfant. On ne disait pas « ado » à cette époque. Les éducateurs ne faisaient jamais de rapports sur nous, cela n'était pas dans leurs habitudes* ».

Quand nous leur avons posé des questions sur leur enfance, beaucoup ont répondu spontanément que c'était une période où « *ils étaient inconscients, immatures* », où « *ils ne comprenaient pas les choses et ne savaient pas ce qui se passait autour d'eux* ». Cette inconscience paraît liée à l'insouciance et à l'innocence propre à cet âge : comme pour tout enfant, leur enfance c'était les jeux, les devoirs de l'école, les copains et « *les bêtises* ».

Mais d'autres disent qu'ils ont dû prendre en main leur vie très tôt, avec des responsabilités précoces, en assumant des tâches d'adultes : travailler sur le marché (dès 7-8 ans), s'occuper des petits frères et des petites

sœurs, voire remplir eux-mêmes des documents scolaires les concernant car « *les parents ne savaient ni lire ni écrire* ».

Au-delà du fait de vivre avec très peu de choses et d'une manière très modeste, décrite comme « *une forme de vie toute simple* », ils ont dû grandir « *dans leurs têtes* » plus vite que d'autres et apprendre à « se débrouiller tout seuls ». N'empêche : ils se rappellent que les moindres choses devenaient des sources d'amusement et de détente.

L'école : échec ou réussite « On n'avait pas le choix »

La rencontre avec le savoir, dans un sens large, s'est produite avant même qu'ils aillent à l'école, car comme on l'a déjà évoqué, ils ont assumé des responsabilités dès leur petite enfance. Cette rencontre avec le savoir a à voir d'abord avec « *une maîtrise de la vie* », ainsi « apprendre à se débrouiller par soi-même », « *se construire des repères en dehors de la famille* » et enfin « *s'occuper de soi* » ; trouver des moyens et des réponses pour ne pas disparaître, « *afin de ne pas se barrer* » mais « *de survivre* », d'exister. Quelques-uns « *ont compris* » très vite la place qu'ils occupaient dans leur famille et dans la société dont l'école.

Pour certains, l'école représentait une opportunité leur permettant de changer leur mode de vie. Ils étaient quelque part « *chanceux* » de pouvoir aller à l'école, une chance que leurs parents n'avaient pas eue. Quelque fois cet illettrisme des parents a été vécu comme un désavantage important car cela les privait d'une aide concernant non seulement l'école mais aussi leur place dans la société. « *Ils ne se rendaient pas compte* » ou « *ils ne voulaient pas savoir* » ce que vivaient leurs enfants.

Quelques-uns essayaient de résoudre par leurs propres moyens les difficultés rencontrées tout en évitant de ramener des soucis à la maison où « *il y a en avait déjà assez* » ; ceci est souvent revenu dans les témoignages. D'autres, voyaient l'école comme un lieu contraignant qui leur imposait des choix sans tenir compte de leurs intérêts ou besoins

particuliers. La plupart du temps, cela finissait par les mettre à l'écart voire même « à la porte » en les rendant responsables de leur échec.

F. le dit très clairement : « à l'école ils m'ont mis dans une classe où je ne comprenais pas, à cause de difficultés scolaires on m'a renvoyé de cette classe », et il poursuit « j'ai erré une année sans rien faire c'est le moment où on m'a mis à la porte de l'école ». Il raconte qu'après, son père ne lui laissant pas d'autre choix, il est parti au service militaire, où là encore les choses ne se sont pas bien passées.

A. compositeur et musicien raconte que l'école et les études ont vite commencé à lui déplaire ce qui finalement a entraîné sa désertion scolaire à l'âge de seize ans :

« J'allais un peu à l'école mais cela ne me plaisait pas trop ; j'aurais voulu faire autre chose, l'art m'intéressait beaucoup mais je ne pouvais pas faire cela pour des questions économiques. Il fallait apprendre plutôt à être un bon ouvrier car il fallait partir vite au boulot, il fallait gagner sa vie ; on apprenait un métier, il fallait le faire, on avait un diplôme et c'est tout. Sans conviction, sans réel épanouissement, j'ai arrêté mes études à 16 ans ». Pour gagner sa vie A. a commencé « à gagner des sous en travaillant sur le marché », une activité que d'autres comme T. faisaient aussi : « je travaillais sur le marché, pour gagner quelques francs. Pour ne pas être trop différent des autres. Cela me permettait d'avoir une certaine indépendance ».

N., qui est un employé, évoque les difficultés rencontrées dès son entrée à l'école et regrette de ne pas les avoir repérées plutôt afin d'en tirer les conséquences :

« J'avais 7ans-8ans, j'avais des problèmes d'orthographe, cela me perturbait à l'école, j'avais des erreurs dans les dictées, j'étais moyen en mathématiques et en logique. J'avais du mal à lire et puis à l'époque c'était dur parce que pour l'école c'était moi qui ne voulais pas apprendre, il y avait moins de suivi que maintenant. J'étais le dernier, j'avais des problèmes de vue. À cause de ça, j'ai eu du retard à l'école, en cours préparatoire j'ai redoublé, en CE2 j'ai redoublé, après on m'a mis en

transition pour savoir ce que j'allais faire, soit pour me mettre en apprentissage soit pour me mettre dans une autre classe. Mon handicap c'était l'orthophonie, j'ai commencé à voir un orthophoniste quand j'avais seize ans mais c'était trop tard. J'avais autant de fautes d'orthographe que j'ai eu des zéros, j'ai été disqualifié et à cause de ça, ça a bloqué mes études. Comme j'étais plus ou moins fort en mathématiques on m'a mis comptable, j'ai fait trois ans de comptabilité, mais c'est là que mon père est décédé et que je suis rentré dans la vie active, j'ai arrêté l'école et après j'ai commencé à travailler ».

Comme le dit N. cela avait des conséquences familiales : *« comme j'écrivais mal, j'étais l'idiot de la famille. Quand on travaille mal à l'école, il faut faire des efforts mais mes parents n'ont pas cherché à comprendre, après je me suis rattrapé, j'ai fait un travail manuel, j'étais magasinier ».* Pour lui, le Club a été essentiel pour retrouver d'autres repères. En effet, à ceux qui avaient des difficultés économiques le Club conseillait de se diriger vers des petits boulots pour pouvoir gagner quelques sous : *« Heureusement il y avait le Club. On n'a pas eu le temps de faire des bêtises ».* *« On faisait de petits boulots pour gagner des sous, pour faire un peu d'argent de poche pour pouvoir partir en vacances. Le Club nous envoyait là-bas (l'atelier, structure des Equipes d'Amitié proposant des séquences de travail) pour nous dépanner du besoin d'argent. Il y avait un suivi. Si on avait un problème ils s'occupaient de nous. Ils suivaient ceux qui avaient des problèmes et qui ont tombé en prison ».*

M. parle de la façon dont il a été écarté du système scolaire normal à cause de ses problèmes particuliers : *« J'allais à l'école, c'était dur, j'ai fait trois années de chaudronnerie, je n'ai pas passé l'examen, je n'ai pas eu le diplôme pour pouvoir par la suite travailler. C'était manuel, ce n'est pas un métier intellectuel, nous c'est directement le chantier. Je n'ai pas eu le choix on m'a placé comme ça (en chaudronnerie). J'étais dans une classe spéciale pour ceux qui comme moi avaient des problèmes en maths ou en français. J'ai travaillé mais je n'étais pas dans ma profession, je faisais des travaux d'ouvrier ».*

R. a fait un rejet de l'école, il la voyait liée au système de l'époque qu'il refusait d'une manière absolue : *« Pour un étranger dans mon époque, il fallait étudier quatre fois plus qu'un français pour arriver à avoir des bonnes notes. J'ai une autre approche du système mais maintenant cela s'est amélioré. Le système était fasciste à l'époque sans le dire. Avant, la culture était française, blanche. Je vivais parallèlement, je ne rentrais pas dans le système, le système ne me plaisait pas, je le rejetais, je rejetais tout ce qui était injuste. J'étais le plus révolté. Cette révolte a commencé dès l'enfance, j'ai compris qu'il y avait du racisme à l'école, du racisme partout, je le ressentais envers moi, envers tout ce qui était étranger. Les parents ils ne savaient ni lire ni écrire, donc ils ne pouvaient pas nous conseiller quoi que ce soit. Un père qui travaille en usine, une maman qui a des gosses. Ce n'est pas évident d'éduquer tout le monde. On s'arrangeait comme on pouvait. Je n'allais pas à l'école, je vivais autrement car j'avais rejeté tout ce qui était le système. Je vivais en banditisme. J'étais le plus jeune, j'apprenais et étudiais par moi-même, tout seul, je lisais des livres et je me suis forgé mes propres connaissances, ma propre formation. L'école était raciste, je me mettais délibérément hors-jeu. Je m'étais fait mon opinion à moi ».*

À travers son récit on comprend la façon dont il concevait le Club. Pour lui, le Club était toute autre chose que le système, c'est ce qui, d'ailleurs, lui a permis de s'en rapprocher et il l'a finalement accepté car il pouvait y retrouver ses copains et faire des activités qui lui plaisaient comme le baby-foot. Ce qui distinguait le Club du système de l'époque c'était selon lui que *« le Club n'était pas raciste car il n'y avait là que des étrangers ; ils acceptaient tout le monde »*. Enfin une des raisons majeures pour laquelle il aimait le Club c'était parce que **« il était comme une famille »**, ajoutant que c'était pour cela *« qu'il n'y avait pas d'agressivité contre le Club »*. Il continue :

« Je fréquentais le Club quand j'avais 15 ans et donc c'est le Club que je fréquentais à l'époque et même si j'avais mes soucis, je les partageais, je me sentais mieux, bien. J'ai connu le Club par les copains de rue parce que je faisais du sport, du karaté. J'aimais bien passer mes Noëls entre

copains. On allait au Club pour se sentir bien ; on allait chercher ce qu'on n'avait pas à la maison ». Toutefois, il ne participait pas aux sorties et aux vacances qui étaient pour lui une contrainte, un cadre avec lequel il ne se sentait pas à l'aise : « *Je ne participais pas aux activités collectives, je rejetais le système, parce que je ne voulais pas être commandé par qui que ce soit ».* Cela montre que le Club ainsi que les activités proposées étaient un espace souple et adapté aux besoins et intérêts particuliers de chacun. Le fait qu'un jeune n'était pas intéressé par une activité ou refusait d'y participer ne constituait pas un problème.

Quoiqu'il en soit ceux qui s'en sont « *sortis* » le doivent à l'évidence, à la disponibilité sans faille des éducateurs qui étaient toujours là pour eux.

Des enfants livrés à eux-mêmes

« *La débrouille* » : l'argent on disait qu'on l'avait gagné sur le marché. On cachait beaucoup des choses. Je n'ai jamais été un grand voleur, ma vie a été à la croisée de chemin, grâce au Club je me suis réorienté... vers d'autres copains qui m'apportaient autre chose ».

Pendant l'enfance le sentiment d'être livré à soi-même est présent chez beaucoup d'entre eux; certains en ont pris le côté positif et se sont construit leurs propres repères en s'identifiant à leurs parents courageux dans leur vie de travail et d'effort. Pour d'autres, ce sentiment d'être livré à soi-même a développé un sentiment d'échec qui les a conduits à « *faire des bêtises* » voire à devenir de vrais délinquants. Ils décrivent ce mauvais tournant, le fait d'avoir pris une « *mauvaise voie* », comme le résultat du manque d'accompagnement de leurs parents; en quelque sorte ils se sentaient « *les laissés tombés des parents* ».

Les nombreuses difficultés scolaires, souvent conclues par l'abandon scolaire signent un échec présent dès le départ et qui n'a pas été pris en compte. Comme ils le disent eux-mêmes, l'identification à des modèles opposés rencontrés dans la délinquance a pris la place de ce qui n'allait pas. Pour certains cela a pu aller jusqu'à la prison voire la récidive.

Lorsqu'ils rencontraient des problèmes ou des difficultés à l'école et que cela devenait une constante, l'école les renvoyait à des « *centres*

d'apprentissage ». Là ils comblaient quelques-unes de leurs lacunes sans pour autant régler leur problème de fond et même s'ils entraient ainsi plus vite dans le monde du travail, ils gardaient le sentiment d'une privation de liberté : en effet, ils n'avaient guère eu de choix dans le parcours classique des enfants de leur âge.

L. peintre décorateur en recherche d'emploi, rend compte de cet aspect dans son témoignage : «on m'a envoyé à un centre d'apprentissage. Au lieu de poursuivre les études régulières, j'ai continué mes études dans ce centre car cela va plus vite et après on va sur le marché du travail ».

Il est clair qu'à l'époque on avait tendance à orienter les élèves d'origine immigrée, vers des filières courtes dès les premières difficultés. On le trouve dans la plupart des interviews avec des récits récurrents témoins d'une orientation scolaire massive et précoce des jeunes vers les filières professionnelles courtes et peu qualifiées : plâtrier, fraiseur, plombier, chaudronnerie.

La Rue, lieu de rencontre.

La rue faisait partie de leur quotidien ; pour beaucoup d'entre eux, elle a été un lieu où ils ont laissé des traces et qui à son tour les a marqués. « *Trainer* », « *se bagarrer* », participait à ces moments de désœuvrement où chacun à sa manière se faisait une place. La pression du groupe, l'appartenance à une bande, toutes les formes de relations, c'était cela la rue.

S. souligne : « *quand t'es dans un groupe comment tu arrives à résister à la pression du groupe, cela dépend de la personnalité, de la force de caractère. Cela a été difficile* ».

« *J'ai été élevé par les oiseaux dans la rue* », c'est ainsi que O. décrit l'errance qu'il a vécue lors de son adolescence, errance, qui l'a mené à de mauvaises rencontres et à faire « *des bêtises* ». Orphelin de mère, il a décidé d'aller vivre à côté de sa grand-mère maternelle qui selon lui

« *malgré ses efforts n'avait pas d'autorité sur lui* ». Cette histoire est à l'image de beaucoup d'autres histoires où ces jeunes livrés à eux-mêmes vivaient dans la rue une recherche d'autonomie.

Il y avait ceux qui partageaient leur temps entre la maison et la rue. La rue était le lieu où ils apprenaient le partage et la solidarité mais le lieu aussi où on se regroupait pour se sentir protégé ; pour être rassuré face aux autres, face peut être à soi-même. Dans la rue, selon leurs dires « ils apprenaient autant les mauvaises que les bonnes choses ».

« *Les bêtises ça va vite* »

Des « *petits vols* », « *traîner* », « *sortir en bande* », « *se bagarrer avec les camarades* », ou encore des actes plus graves comme « *les vols des voitures* » « *le cambriolage des magasins* » « *le squat des immeubles* » voire « *le port d'armes* » étaient des choses qui se faisaient hors la surveillance des adultes ou alors sous l'impuissance de l'autorité parentale. Ce qu'ils appelaient « *des bêtises* » était parfois de simples comportements infantiles anodins. D'autres fois, par contre, ces comportements étaient de graves transgressions entraînant des conséquences majeures comme l'emprisonnement.

Pour O., ce compositeur et musicien dont nous avons déjà parlé, l'expérience de la rue a commencé très tôt ; citons l'un de ses propos : « *lorsque j'ai commencé à sortir et à tourner mal. Une vie de prédélinquance qui a commencé avec des bagarres* ». « *On est dans un circuit. J'avais 16 ans quand je suis rentré en prison. Aller en prison, ce n'était pas une punition au contraire on se fait valoir par rapport aux autres. C'était glorieux, on était un vrai mec. Par rapport aux jeunes filles qu'on fréquentait à l'époque on était un caïd. Cela donnait une assurance. Le fait d'être dans une prison met en valeur. Après la prison, je me suis mis à travailler sérieusement. Le Club m'a ouvert les yeux quand il m'a dit que j'avais des possibilités au niveau relationnel* ». Lors de son séjour en prison O. raconte que les éducateurs sont venus le voir et sont allés le chercher à sa sortie : « *ils m'ont aidé en sortant, ils m'ont cherché du travail ; j'ai fabriqué des porte-manteaux* » nous dit-il.

Il poursuit : « *Je suis retourné une deuxième fois après en prison. C'est là que le Club est intervenu. Avec le Club on allait voir des spectacles. Cela m'a donné le déclic de vouloir faire de la scène inconsciemment, de rentrer dedans. C'est là que j'ai pu découvrir certaines activités, comme la littérature, lire certains bouquins, et c'est ça aussi qui m'a poussé à écouter une certaine musique : j'ai découvert des chanteurs comme Brassens, Léo Ferret. C'est ça qui a été l'élément déclencheur pour vouloir après, écrire, composer, faire de la scène. Le Club c'était un déclencheur. Il y a un éditeur qui a édité les poésies que j'ai écrites, c'est beau d'avoir un livre de poésie qui porte mon nom. J'écris des textes de chansons. Je suis content d'avoir eu cette vie là. C'est tout un acheminement ; on commence un peu dans la délinquance et ce sont les animateurs du Club qui m'ont fait découvrir la littérature* ».

On remarque que la plupart du temps, ils ne considéraient pas « ces bêtises » comme des fautes mais plutôt comme des naïvetés et que bien souvent, ils n'avaient pas non plus, le sentiment d'être en train de faire quelque chose d'interdit qui pouvait avoir de graves conséquences. C'est un des apports du Club que de leur avoir appris à être responsables de leurs actes et à en assumer les conséquences.

Dans ce que ces jeunes vivaient, le Club a été fondamental car il leur a permis « *de découvrir des passions* » et de s'ouvrir vers d'autres centres d'intérêts comme « la littérature, la musique, le sport ou encore le théâtre » ce qui les a clairement aidés à trouver leur voie. Pour quelques-uns d'entre eux, les rencontres avec ces manifestations artistiques, scéniques et littéraires ont constitué une première approche de ce qui plus tard deviendrait leur métier. La musique et le théâtre sont devenus des moyens d'expression différents des « *bagarres* », ce qui leur a appris à être eux-mêmes tout en respectant la différence de l'autre. Il semble enfin que le Club leur a donné ainsi un goût pour l'écriture ou la lecture, ces choses dont malheureusement l'école les avait dégoûtés.

U. qui a 63 ans, décrit ainsi comment il s'est retrouvé en prison :

« On était gosse on allait voler au Marché aux Puces, c'était pour l'urgence d'argent. J'appartenais à une bande, « Les Quatre Chemins ». On avait un point de rendez-vous c'était « les Quatre Chemins », puis parfois on allait au cinéma. C'était la bagarre entre bandes à l'époque. À chaque fois qu'on se rencontrait on se bagarrait, on ne s'entendait pas. Après par l'intervention du Club on se calmait. À l'âge adulte je me suis retrouvé en prison. On avait cassé un bar, j'ai fait deux mois de prison. J'ai été condamné à cinq mois de mise à l'épreuve, je devais chercher du boulot. Je me suis trouvé une place de chauffeur livreur et je suis resté là 25 ans. Quand je suis tombé en prison, ce qui m'a mené à voler c'était le manque de sous, on n'avait pas d'argent. On buvait beaucoup d'alcool. À l'âge adulte on avait envie d'une voiture, et je ne travaillais pas. Après quand j'ai commencé à travailler ça se calmait, quand je me suis marié ».

E. lui aussi témoigne de « ces bêtises » qu'il a faites lorsqu'il était jeune et qu'il appartenait à une bande : *« On était dans une bande, il fallait passer par là pour être accepté. On était toujours ensemble. Il y avait des jeunes qui venaient d'autres quartiers, mais là (à Aubervilliers) c'était notre territoire. On ne les aimait pas trop, car ils venaient mettre les pieds dans notre territoire, après par l'intervention des éducateurs (Danielle, Antoine) on apprenait à se connaître, on jouait au baby-foot ensemble ».*

Les conflits entre bandes, « les bagarres » et les différences existant entre ces jeunes, ont pu peu à peu se dissiper grâce à l'intervention du Club où *« tous y allaient, où tous s'y retrouvaient »*. Au début il y avait, certes, des tensions et des conflits de territorialité, dans la fréquentation de ces jeunes au Club mais grâce aux activités proposées, ces différences s'estompaient dans le partage d'un même espace commun qui appartenait à tous.

L'avenir

« On n'y pensait pas... mais heureusement le Club était là »

H. : « je ne pouvais pas imaginer mon avenir, on était emporté... ».

T. : « je ne voyais pas mon avenir »

Ces deux phrases résument parfaitement le sentiment évoqué par la plupart lorsqu'on les a interrogés sur la façon dont ils voyaient leur avenir. On remarque tout d'abord que cet avenir n'était pas quelque chose qui les préoccupait. Ils se laissaient conduire par les circonstances de la vie et faisaient confiance au destin. Parfois cependant, ils étaient traversés par un sentiment d'incertitude mais ils vivaient surtout le moment présent.

Ils pouvaient avoir des préférences mais la plupart du temps, ils étaient confrontés à une réalité qui « ne leur laissait pas le choix ». Heureusement grâce au travail accompli par les éducateurs, ils sont devenus plus responsables de leurs actes et plus résilients, ils ont pu saisir certaines chances et construire l'avenir dont ils rendent compte aujourd'hui.

S. envisageait une vie meilleure que celle des parents qui « *ont travaillé dur* ».

G., lui, dit « *ne pas vouloir subir ce que les parents ont éprouvé, faire mieux que les parents, avoir mieux...* ».

Et U.T. ajoute « *j'étais amené à devenir un délinquant, j'ai eu la chance de me ressaisir* ».

Tourner mal, est-ce vraiment une question de choix ?

La question reste très complexe, en effet S. dit à propos de ceux qui ont mal tourné « *c'est d'abord un choix* », pour ajouter ensuite : « *Il n'y avait pas de modèle de société* ».

On trouve en effet, lors des entretiens qu'autour de ce « mal tourner » il y a bien des circonstances liées à l'entourage, au contexte, à l'environnement

ainsi qu'un manque de repères qui rend la construction d'un projet de vie assez incertain dans un univers si mouvant ; toutes choses qui se manifestent par un sentiment de marginalisation, d'exclusion, de rejet voire de désespoir. Toutefois quelques-uns ont pu dire que le choix de vie ne dépendait pas forcément des circonstances ou du contexte, même si, la plupart des jeunes séduits par l'argent facile, les voitures, et une vie luxueuse décidaient de se rapprocher des bandes et d'entrer ainsi dans la délinquance. Un choix qui a duré pour certains jusqu'à l'âge adulte, jusqu'au moment où ils ont « *décidé de fonder une famille* » ou ont vu comment plusieurs de leurs copains et amis avaient mal tourné (prison ou mort).

Certains expliquent très bien pourquoi leurs histoires de vie passent par la délinquance. Ainsi A. dit : « *C'est la réussite qu'on admirait, avoir tout* ». Il parle d'un réseau de vols de voitures à grande échelle : « *On voyait ces gens-là qui partaient en vacances, c'était un modèle pour nous, on voulait faire pareil. Avoir tout, c'était la réussite qu'on voulait* ».

J.Y. à propos de son parcours de jeunesse dit aussi: « *Je trainais, je sortais en bande, on allait cambrioler des magasins, on commençait à avoir des armes. Quand je suis parti en prison elle (sa grand-mère) se rendait compte de ce qui se passait* ».

Confrontés à cette réalité certains ont pu poser de vrais choix. Z.F. explique comment la crainte des parents et le Club l'ont détourné de la délinquance ; il parle des repères qu'il a intériorisés et qui l'ont accompagné pendant toute sa vie : « *On venait de familles sévères qui nous tapaient et ça plus le Club nous a empêché de faire des grosses bêtises. On n'est pas resté isolé, parce que cela part à la dérive, parce qu'à l'époque être en prison, c'était honteux. Le choix, c'était de travailler. La délinquance n'était pas tolérée dans la maison, il fallait travailler. Mes parents ils étaient durs, ils nous tenaient. Entre l'école, la famille et le club on n'avait pas le temps de traîner dans la rue. Je travaille au ministère de la défense, je n'aurais pas pu y travailler si j'avais un casier judiciaire taché. J'ai commencé à travailler à l'âge de 17 ans* ». Il ajoute parlant de ceux qui ont mal tourné : « *Il y a eu certains qui sont partis à la dérive. Les*

jeunes qui sont partis à la dérive c'est parce qu'ils voulaient l'argent facile. Ils n'avaient pas de suivi ; s'il n'y a pas de suivi on prend vite l'habitude de l'argent facile, ça part de petites choses, et après ça peut dériver dans des grandes conséquences ».

On voit bien comment le Club a permis à certains de faire de vrais choix et comment alors pour eux « *ne pas mal tourner* » devenait une question de volonté. En effet, quelles qu'aient été les circonstances de leur vie, tous ceux que nous avons rencontrés ont fini par trouver un avenir que ce soit par crainte, honte en face des parents ou grâce à l'accompagnement du Club. La délinquance n'a pas été leur choix de vie et ils ont manifesté la résilience nécessaire pour s'accrocher aux repères proposés.

La rencontre avec le Club

« Heureusement qu'on a eu ce Club... ».

« Je devais avoir six ans quand j'ai connu le Club ; c'était par l'intermédiaire de mon frère qui connaissait Danielle. On a connu Antoine, Danielle entre autres, ils ont été voir mes parents. On avait un père qui travaillait et une mère au foyer. On n'était pas une famille pauvre mais on n'aurait pas pu partir faire du ski ou avoir des vacances comme on a fait à l'époque avec le Club. On n'aurait pas eu ces occasions-là. On a fait plein de sorties : le cheval, la piscine, la patinoire le mercredi, le ski, la forêt Fontainebleau, le cinéma : un film que je me rappelle que j'étais allé voir avec le Club j'étais jeune, c'est un film qui m'avait vraiment marqué. On avait des rendez-vous aux Quatre-chemins ou à la Villette, on prenait le bus. Il y avait tout un cheminement des choses où on était impliqué et de là j'ai connu plein de gens sur Aubervilliers ».

La plupart ont rencontré le Club dès l'enfance ou la préadolescence et l'ont fréquenté jusqu'à l'âge de dix-sept, dix-huit ans à peu près. On a vu au long des témoignages comment cette rencontre s'est produite et comment le Club et les éducateurs sont devenus des points de repères très importants dans leur vie.

La plupart des témoignages montrent comment le Club a été un espace nécessaire pour modifier les rapports entre pairs et adultes et une aide pour identifier potentialités et fragilités. Ce « coin de rendez-vous » est

arrivé au moment précis où ils en avaient le plus besoin. La présence des éducateurs du Club dans leur quartier, dans leur vie a comblé de nombreux blancs et vides, errance, fugues, oisiveté, bagarres ; elle leur a permis d'exister, en leur rendant un statut d'humanité irremplaçable : celui d'être des êtres de langage, ce qui leur a permis de s'inscrire dans le lien social.

Le Club s'occupait d'eux mais il les occupait aussi....

« Ce qu'il faut retenir du Club de prévention, c'est qu'il n'étiqetait pas les gens ».

Pour la plupart de ces jeunes, les journées se divisaient entre l'école, la rue et la maison. Certains ont exprimé le sentiment d'être livrés à eux-mêmes car leurs parents « *avaient déjà beaucoup de soucis* » et ils préféraient rester à l'écart dans la rue pour ne pas les déranger. Alors, les activités extrascolaires, de loisirs et de vacances proposées par le Club « *les occupaient* », c'est-à-dire, leur évitaient de traîner dans la rue à longueur de journée. Des cours de chant, le babyfoot sur place, les jeux de société, le cinéma, le théâtre...

Le Club, par sa seule existence, a réduit leur temps de désœuvrement. Certains ont même parlé d'un soulagement à la pensée que des adultes les accueillait au Club et qu'ils pouvaient compter sur eux. Ce lieu était « *une deuxième maison* », « *une deuxième famille* », presque idéale car « *il y avait toujours quelqu'un à l'écoute* », quelqu'un pour les soutenir et les reconforter.

Mais ce n'était pas seulement le Club qui leur proposait des activités, car eux aussi pouvaient proposer « *des choses* », ce qui leur donnait une fonction de leader où il leur fallait gérer des situations qu'ils avaient créées et dont ils étaient responsables. On pouvait aussi les charger de la préparation des activités en leur donnant des tâches précises lors des sorties. Cela permettait une certaine organisation des activités en groupe et, en même temps, renforçait les initiatives individuelles. Tous ne

souhaitaient pas prendre des responsabilités, mais voulaient seulement pratiquer des activités comme le baby-foot ou les jeux de société, ce qui n'était pas un problème au Club.

D'après leur sentiment, ces activités (qui semblaient de simples activités de loisirs) n'occupaient pas seulement leur temps mais surtout leur esprit : une échappatoire pour quelques-uns, une source d'amusement pour d'autres. Ainsi le Club répondait à leurs demandes spontanées et, en même temps, favorisait des espaces où chacun pouvait se prendre en charge, s'occuper de soi-même.

Les éducateurs du Club, image et place

« Ils étaient avant tout des amis... ».

Venons-en maintenant à la fonction de ces éducateurs appelés le plus souvent par les jeunes « *les animateurs* ». Leur première fonction était d'offrir à ces jeunes une relation à l'adulte ; un adulte bienveillant, qui ne met pas en avant son savoir, qui n'a pas d'à priori et qui va à la rencontre de l'autre en le laissant tout à fait libre de sa réponse. Toutes choses qui les rendaient fiables et rassurants.

On ne les appelait pas « *éducateurs* » mais on les appelait par leurs prénoms car ils étaient perçus comme faisant « *partie de leurs familles* », comme des amis. Cette proximité témoigne d'une confiance réciproque, source bien souvent de liens affectifs importants. Ce qui ne veut pas dire absence de respect ou de limites dans la relation.

B. souligne que « *grâce à eux je me suis corrigé pour devenir ce que je suis aujourd'hui* ». Et d'ajouter : « *ils se sont déplacés toujours pour moi* » en évoquant les visites faites lorsqu'il était en prison et conclut en disant qu'« *ils leur apportaient ce qu'ils n'avaient pas chez eux* ».

Les éducateurs sont devenus pour eux une référence importante car ils ont apporté des nouveaux repères dont ces jeunes avaient le plus grand besoin. En effet, ils ont eu le sentiment que ces éducateurs les percevaient comme des personnes ayant les mêmes capacités et les mêmes droits que les autres. A ce propos, ils ont évoqué le fait de leur favoriser par exemple l'accès à des pratiques sportives réservées habituellement aux personnes d'un meilleur niveau socio-économique. C'était pour eux une vraie reconnaissance et un apprentissage du respect de la différence.

Ces relations avaient un aspect quasi familial inscrit dans la confiance et la solidarité. Certains se souviennent des visites en prison, de l'accompagnement dans des événements cruciaux de la vie comme la mort d'un proche, la fin des études ou encore la naissance du premier fils. P. raconte l'accompagnement du début de sa carrière de musicien alors qu'il n'était plus un « gamin » et qu'il ne fréquentait plus le Club : *« quand je suis devenu aveugle, que j'ai fait mon premier spectacle je suis allé au Club, on a fait une soirée pour les jeunes du Club de l'époque »*.

Et il poursuit : *« Les éducateurs étaient un énorme équilibre qui évitait qu'on se barre. C'était des gens qui prenaient le temps de vous écouter, le temps de parler. Ils essayaient de nous responsabiliser de nos actions, « t'as le droit de faire une connerie mais après il faut payer », on peut faire une connerie mais après il faut passer à la caisse »*.

O.dit : *« Ils nous amenaient au Ski, au réveillon de Noël, au camping, à Fontainebleau. Cela nous permettait d'avoir un point d'accueil après la sortie d'école. Ils nous ont accepté tous. À la sortie de l'école on était les bienvenus, pour pas qu'on reste dehors et qu'on traîne dans la rue. Dans les sorties il y avait une autorité. On nous rappelait les règles tout le temps mais ce n'était pas strict, pas sévère »*.

E., encore, exprime les souvenirs qu'il a des éducateurs du Club ainsi : *« Ils nous apportaient des activités. Le Club était gratuit. Je faisais l'histoire, les maths avec Danielle (l'une des éducatrices du Club). Le soir, les petits il fallait qu'on parte, les aînés ils restaient. Ils nous ont apporté une sécurité et aussi un complément d'éducation par rapport à nos parents. Nos parents*

nous apprenaient qu'est-ce qui est le bien et le mal, et les éducateurs nous apportaient un complément d'éducation en nous détournant du mal. Ils nous ramenaient à faire des activités pour nous empêcher de faire des conneries dehors, de traîner ».

Et il poursuit : « Le week-end parfois on ne faisait rien je demandais à Danielle et je lui disais 'Danielle il faut qu'on fasse quelque chose parce qu'on en a marre entre nous', on allait à Deauville, on participait, on allait au Ski. On proposait nous aussi des activités. Les éducateurs nous disaient "propose". Une fois Danielle m'avait donné la possibilité d'amener un groupe à L'île de Ré, il fallait que je fasse attention. Je les amenais et tout s'est bien passé. On faisait des matchs de quartiers ».

Quant à C. il dit : « Ils nous ont pris en main. On était bien entouré par Antoine, Danielle, c'était un lieu de rencontre, on faisait des visites aux châteaux, on faisait de l'équitation, du cheval, on était occupé. Cela nous empêchait de faire des bêtises, de traîner dans la rue. C'est grâce à eux que j'ai connu le Mont Saint-Michel et toute la côte normande dans les années 67-68. On avait loué de petites fermes. Les éducateurs faisaient partie de la famille, Danielle, Antoine. On avait des rapports familiaux. Ils n'étaient pas des éducateurs, ils étaient avant tout des amis. C'était des amis. On était à l'aise. Il y avait le respect envers eux, il y avait des règles, on ne pouvait pas faire n'importe quoi, ils étaient là pour mettre les gens à leur place. C'était une famille, donc si c'est pour faire des bêtises ça ne vaut pas la peine. C'était très bien structuré. Ils étaient là pour nous aider ».

B. dit, « Il y avait le ski, le patinage artistique, l'équitation. Le ski c'est parce que la responsable Danielle avait sa sœur en Suisse, donc on pouvait en bénéficier. Ils louaient un chalet. Moi, je suis partie en classe de neige dans le cadre de l'école mais combien de jeunes n'auraient pas pu partir s'il n'y avait pas ce club. Le Club n'était pas uniquement un repérage social c'était vraiment une famille, les jeunes se connaissaient, il avait des vidéos donc on se retrouvait pour regarder les vidéos ».

« Il y avait de jeunes qui avaient des problèmes scolaires. Les éducateurs allaient aux écoles, ils rencontraient les enseignants surtout quand il y avait des conflits, Ils travaillaient au quotidien : Au quotidien on va à l'école, on a besoin de manger, on a besoin de sortir, donc ils proposaient beaucoup d'activités. Les jeunes avec lesquels ils discutaient étaient plus âgés que moi, beaucoup plus. Je n'ai jamais su qu'ils étaient éducateurs c'est après quand on a grandi qu'en l'a appris. En fait, dans ce Club tout le monde était accepté et tout le monde était le bienvenu. Il n'y avait pas de classifications ».

Pour la plupart la fonction menée par les éducateurs au sein du club, était une fonction qui allait au-delà d'un accompagnement précis, car ils étaient au service de leurs besoins, prêts à les aider dans les bons et les mauvais moments. Il s'agissait d'une vocation authentique, d'une vraie mission et pour les jeunes d'un exemple pertinent.

Pour être plus précis encore, on a pu relever à travers les témoignages quelques activités assez différentes qui n'étaient pas spécifiquement ludiques, citons l'orientation dans la recherche d'emploi, et toute forme d'accompagnement individuel et familial. Il s'agissait d'actions qui correspondent aux besoins spécifiques des jeunes, ils le disent très clairement, ce sont des relations *« qui sont restées inoubliables »*.

Un temps de socialisation et d'épanouissement

À travers des entretiens individuels, nous avons pu recueillir les témoignages d'une population, aujourd'hui âgée d'une soixantaine d'années, qui a bénéficié dans les années soixante-deux soixante-quinze de l'action de la prévention spécialisée.

Ces jeunes d'alors ont fréquenté ce qui, pour certains, était une deuxième maison et qu'ils appelaient le « Club », pour d'autres une deuxième famille. Quelques-uns ne peuvent pas dire encore aujourd'hui d'où a surgi cette « baraque », ce lieu d'accueil, de rencontre et de loisirs qui leur a évité bien des malheurs.

Pour beaucoup, les éducateurs du « Club » ont représenté une chance de découvrir des endroits rêvés comme la mer, la campagne ou la montagne et de pratiquer des sports, inimaginables pour quelques-uns, comme le ski ou l'équitation. Par ailleurs, la pratique du théâtre ou du chant reste dans leur mémoire comme des moments de rencontres très marquantes. Ce lieu d'accueil était à la fois un espace de liberté qui leur permettait d'être eux-mêmes, mais aussi un lieu contenant qui leur fixait des limites. C'était un lieu où ils pouvaient aller en toute confiance, rencontrer des personnes toujours à l'écoute et où ils avaient la possibilité de faire de bonnes et nouvelles rencontres, c'était donc un lieu de socialisation.

La liberté dont ils parlent était fondée sur un présupposé de confiance ; elle était aussi liée à la possibilité de prendre des initiatives à l'intérieur du club, de faire des propositions et de choisir eux-mêmes leurs activités, sachant

que ces activités ne leur étaient pas imposées. Leur participation au Club était totalement libre au gré de leurs désirs : il s'agissait vraiment d'un choix personnel, aucun requis préalable à l'admission n'était demandé.

Ces rencontres ont montré à ces jeunes que d'autres choses étaient accessibles, qu'ils avaient la possibilité de mettre en œuvre leurs rêves, de faire d'autres rencontres, de connaître d'autres lieux que ceux dont ils avaient l'habitude, « d'apprendre et de découvrir ». Pour certains, le Club, plus qu'un lieu d'accueil, a été le lieu qui leur a montré que des choix leur étaient possibles à eux aussi, et qu'ils pouvaient décider de leur vie. Une philosophie du possible a surgi dans leur destinée qui leur a permis, pour beaucoup d'entre eux, de choisir une vie différente de celle à laquelle ils étaient promis. En effet, lors des entretiens, certains ont dit que les éducateurs du Club leur avaient évité de mal tourner et de tomber dans la délinquance. À travers leurs témoignages, nous avons pu constater que le Club était devenu pour eux un lieu de repères qui, d'une certaine façon, organisait leur vie : des règles simples dans des espaces partagés et des activités variées rassuraient ces jeunes face à leurs nombreuses difficultés.

Leurs témoignages rendent compte de la disponibilité et de la bienveillance avec laquelle les éducateurs du Club les accueillaient. Du fait de cette bienveillance, cette fréquentation se faisait d'une façon tout à fait spontanée et volontaire. Avec du recul, ils décrivent aujourd'hui le Club comme un lieu sans contraintes ni règles trop strictes, qui leur permettait en quelque sorte d'instaurer de nouveaux rapports avec les adultes, souvent très différents de ceux qu'ils entretenaient avec leur famille, et plus précisément avec leur parent. Il s'agissait en particulier d'apprentissage de la responsabilité, comme de la prise de conscience des limites à ne pas dépasser.

Il est à remarquer que l'entrée très libre et sans conditions dans le Club a permis sa fréquentation par des enfants très jeunes, parfois dès sept ans. Cela a facilité également une continuité d'accompagnement dans la durée, pour beaucoup jusqu'à l'adolescence, voire l'âge adulte. Précisons que cette fréquentation se faisait avec l'accord des parents, au moins tacite.

Compte tenu de l'importance des « aînés » dans les familles, beaucoup de petits suivaient leur trace.

Ils reconnaissent tous le Club comme un lieu qui les accueillait comme ils étaient, avec leurs envies, leurs désirs mais aussi leurs besoins et leurs difficultés personnelles. C'était le lieu où ils rencontraient une vraie liberté, c'est-à-dire une liberté avec la limite de celle de l'autre et ce, dans une authentique convivialité. Au Club, il y avait ce que certains appellent maintenant « *une discipline* », ce qui créait un cadre indispensable de vie à ceux qui en manquaient peut-être par ailleurs. Le Club était un point de repère qui les contenait, les rassurait en mettant des limites à leurs impulsions. Dans le Club « *on s'occupait d'eux* », ce qui n'était pas toujours le cas dans la famille ou à l'école où ils restaient parfois livrés à eux-mêmes. Chaque récit rend compte d'une expérience particulière et de la façon dont la rencontre avec le Club a transformé son existence.

Les éducateurs du Club

« Ils étaient avant tout des amis... ».

Qui étaient ces « Équipes d'Amitié » dont les éducateurs du Club d'Aubervilliers faisaient partie ?

À partir d'entretiens individuels nous avons pu recueillir le témoignage d'anciens éducateurs en particulier Danielle Gallacio et Antoine Bricot, qui nous ont parlé de leur vécu au sein du Club d'Aubervilliers.

Danielle Gallacio, éducatrice au Club d'Aubervilliers raconte la façon dont elle a rencontré les Équipes d'Amitié. En 1959, Hubert Flavigny, pédopsychiatre président des Equipes d'amitié, est allé faire une présentation sur le travail des Équipes d'Amitié à l'école où elle était en formation. La forme de travail promu et mené par l'association a intéressé Danielle qui sans hésiter a contacté Hubert Flavigny, pour y faire un stage.

« J'ai trouvé l'approche d'Aubervilliers plus intéressante que d'autres approches que j'avais connues »

Avant de rencontrer les Équipes d'Amitié, Danielle avait été stagiaire dans un établissement pour filles où l'observation était au centre du travail éducatif, quelque chose qui pour elle était « épouvantable » car on réduisait les jeunes à des catégories diagnostiquées, objectivables, laissant de côté leurs vraies difficultés, leurs véritables problématiques. Elle a travaillé également dans un centre avec des mineurs garçons et filles. Bien que ces expériences l'aient servie dans sa formation professionnelle, elle a constaté que ces approches réduisaient le travail éducatif à un cadre, limitant les rencontres spontanées avec les jeunes.

A partir de ce constat, elle décide d'approfondir davantage le mode d'intervention des Équipes d'amitié où elle apprend que l'on peut approcher les jeunes autrement et surtout les rencontrer dans leur propre milieu de vie. À partir de là, un choix s'est opéré dans sa vie professionnelle. En effet, elle a opté pour la forme d'action éducative menée par les Équipes d'Amitié car elle l'a jugé plus appropriée et pertinente quant à sa conception de la profession d'éducatrice. La rencontre du jeune dans son milieu de vie, est un facteur qui dès le départ l'a séduite et l'a motivée, ce qui l'a incitée à faire une demande d'embauche formelle auprès d'Hubert Flavigny.

À l'époque où Danielle a commencé à travailler au Club d'Aubervilliers, elle habitait dans un quartier populaire de Paris, ce qui la rapprochait davantage du contexte et du milieu de vie des jeunes. En effet, elle avait eu auparavant une expérience de bénévole dans une association de son quartier, où elle avait pu rencontrer des bandes de jeunes. Cette expérience était un atout pour son travail à Aubervilliers car elle avait acquis un savoir-faire significatif auprès des jeunes en difficulté.

À son arrivée au Club, Danielle relate qu'il y n'avait quasiment pas d'éducateurs, que le seul éducateur permanent était Yves dont elle a beaucoup appris. En effet, Yves a eu un impact très important sur elle et sur son métier d'éducatrice, spécialement dans la rencontre des jeunes.

Yves, l'un des premiers éducateurs au Club d'Aubervilliers, lui a fait découvrir le respect à l'égard des jeunes. C'est dire que le jeune est approché et accueilli dans sa dimension humaine « *il faut le respecter, tel qu'il est* » : *on ne cherche pas à « pathologiser »* ses comportements ni à les qualifier mais on cherche surtout à l'écouter, à comprendre ses modalités de réponses face aux contingences de la vie afin de l'aider et de l'orienter.

Quelques années plus tard (environ cinq ans après), Danielle a épousé un habitant d'Aubervilliers. Cette décision personnelle a eu des répercussions sur son travail au Club car son mari, sensible au travail d'éducateur, les a aidés dans la rencontre avec les bandes des jeunes qu'il connaissait très bien. Cela a permis que les jeunes, qui passaient leur temps désœuvré dans la rue, viennent au club et aient un lieu différent où ils pouvaient aussi de temps en temps se restaurer.

Un des principes clé pour Danielle dans l'accueil du jeune, c'était « d'être à son écoute » sans anticiper ou « *précipiter les choses* » tout en privilégiant le temps de rencontre. Danielle le dit bien : « *on prenait les choses comme elles existaient* ». L'une des particularités du Club d'Aubervilliers était l'accueil d'une population dans laquelle on rencontrait des difficultés et des groupes d'âges diversifiés.

Danielle relate que les jeunes qui s'en sortaient le mieux étaient ceux qui pouvaient compter sur des proches notamment la famille.

Certains avaient des problèmes avec la justice, la tâche des éducateurs consistait à les aider à s'en sortir en leur offrant des nouveaux repères. Or, Danielle reconnaît que dans cette difficile tâche d'éducateur il y avait des limites car quelques fois on n'arrivait pas à éviter que le jeune tourne mal ou qu'il replonge dans la délinquance. Elle vivait cela comme un « *échec* ». C'est là que l'on retrouve les limites de la pratique éducative, dans le fait qu'il y avait des situations dans lesquelles les efforts des éducateurs du Club s'avéraient impuissants car ils se heurtaient au choix personnel de chaque jeune et à la façon dont chacun décide de sa vie.

Les jeunes du quartier, eux aussi, aidaient les éducateurs dans le travail éducatif mené auprès des plus petits. Ces jeunes et les bénévoles collaboraient avec les éducateurs du Club d'Aubervilliers. C'est grâce à cette coopération que les éducateurs ont pu avoir un impact important sur les jeunes des quartiers proches d'Aubervilliers. Pour les jeunes accueillis, les bénévoles qui ont eu une grande influence sur eux, étaient des copains, ce qui facilitait les rapports de confiance.

Danielle se souvient que lors de sorties en colonie de vacances, les éducateurs du Club dont elle-même, assignaient des tâches aux jeunes comme faire la vaisselle, cuisiner, faire le lit, des tâches simples que peut-être ils ne faisaient pas chez eux, cela dans un but éducatif.

Danielle le dit de la façon suivante : *« Il est vrai que nous étions le moteur mais il y avait tous ceux qui nous entouraient, ce qui était important. Je ne travaillais qu'à mi-temps, j'avais deux enfants mais le travail au Club était un travail très prenant »*.

Finalement, cette activité d'éducateur comme nous l'avons vu, dans le récit d'Antoine, ne se faisait pas sans implications sur leur vie personnelle car d'une certaine manière leur vie familiale était liée à leur vie professionnelle. En effet, il n'était pas exclu qu'ils donnent du temps personnel à leur action au Club. Un travail qui est devenu une vraie mission et qui dans le cas de Danielle a eu une grande influence sur ses enfants qui ont choisi des métiers proches du sien.

Danielle est restée 17 ans au Club d'Aubervilliers. De cette expérience l'un des aspects les plus significatifs pour elle fût la relation personnelle qu'elle et les autres éducateurs du Club ont tissée avec ces jeunes : *« on avait le respect envers eux mais ils nous respectaient. Ils n'ont rien exigé de nous. Ils nous respectaient »*. Le respect est l'élément qui l'a motivée dans son travail au Club et les jeunes lui ont beaucoup appris sur le plan humain.

Antoine Bricot évoque d'abord ses expériences en tant qu'éducateur de groupe dans une institution fermée qui accueillait des jeunes à problématiques très complexes. Cette première expérience professionnelle, un travail éducatif *« encadré »*, suite à des mesures

judiciaires dépendait de l'aide sociale à l'enfance. C'est lors de sa formation d'éducateur spécialisé qu'il a l'opportunité de lire la monographie des Équipes d'Amitié où il est ensuite accepté comme stagiaire. Il y découvre une forme d'approche différente auprès des jeunes en difficulté. En effet, aux Équipes d'amitié, la rencontre avec les jeunes se fait dans « *leur milieu de vie* », dans « *leur milieu naturel* », ce qui permet des rapports plus spontanés et libres. L'intérêt de cette forme d'intervention « différente et originale » le conduit à faire un rapport de stage. Il est engagé aux Équipes d'Amitié d'abord comme éducateur de rue puis comme chef de service. Cet engagement le mène à Aubervilliers pour une mission auprès de jeunes qui très vite prend pour lui la forme d'une nouvelle orientation professionnelle.

Dans son entretien Antoine Bricot explique que son travail à Aubervilliers et celui de ses collègues faisait partie de tout un réseau d'équipes d'amitié de prévention appelé les « *Équipes d'Amitié* » et que les échanges permanents avec équipes et Clubs de prévention soutenaient leur mission auprès des jeunes en les aidant à réfléchir ensemble à des solutions alternatives.

Les Équipes d'amitié œuvraient au centre et à la ceinture nord-est de Paris dans des quartiers en difficulté, partageant l'esprit des fondateurs dans une pratique relationnelle spécifique.

Un certain nombre de bénévoles faisaient aussi partie des Équipes éducatives qui tout comme les éducateurs et responsables salariés assuraient une présence continue et une écoute auprès de jeunes.

À Aubervilliers raconte Antoine, nous n'étions que trois éducateurs permanents aidés il est vrai, par quelques bénévoles et quelques stagiaires. Antoine précise aussi que les équipes d'éducateurs Aubervilliers, La Courneuve et Montreuil travaillaient « la main dans la main » ce qui permettait des interventions plus réfléchies. Il évoque aussi l'Atelier situé rue de l'Espérance à Paris, où on pouvait envoyer des jeunes à leur sortie de prison pour y trouver une occupation, voire même un travail. Souvent, le jeune pouvait avoir une promesse d'embauche dès sa

sortie de prison, ce qui rendait possible d'obtenir une remise de peine. Pour nous cet atelier était une sécurité, nous pouvions nous dire, il ne sort pas sans rien ; on pouvait aussi aller voir le juge et lui dire : il a été en prison mais suite aux entretiens que nous avons eus avec lui, il est prêt à travailler et ainsi régulariser sa situation par un bulletin de paye et une inscription à la Sécurité Sociale.

Par ailleurs, ce travail en réseau avec les autres équipes éducatives permettait aux éducateurs d'échanger sur les évolutions du métier et sur les problèmes rencontrés dans le cadre des accompagnements. Ces accompagnements pouvaient aussi avoir des répercussions très réelles sur la vie privée et familiale : *« on avait aussi recours à la famille, Danielle comme moi, lorsque nous étions, par exemple, amenés à héberger des jeunes à notre domicile ; on rentrait souvent aussi très tard à la maison et je me souviens que pendant sept années consécutives j'ai passé la soirée de Noël à Aubervilliers et pas chez moi et de toute façon nos familles étaient plus ou moins mêlées à l'action. Mon épouse connaît bien un certain nombre de jeunes »*.

Les interventions éducatives se faisaient à partir du repérage d'un besoin, permettant l'analyse de la situation du jeune dans son milieu naturel de vie ; elles impliquaient toujours la libre adhésion et le respect de l'anonymat ; dans ce contexte l'accompagnement amical est privilégié : l'amitié est la composante essentielle du travail ; le vrai fondement de cette pratique. Cette amitié est faite de respect, elle a à cœur de poser des limites et d'apprendre aux jeunes une discipline de vie.

La plupart du temps, ces jeunes venaient voir les éducateurs du Club avec une demande **que seul leur comportement inadapté laisse deviner masqué**. Les éducateurs étaient attentifs aux demandes exprimées et surtout celles plus implicites. La plupart du temps, elles se formulaient d'une façon pathologique : délinquances de toutes sortes et conduites transgressives ou agressives qu'il fallait décoder.

La première chose sur laquelle Antoine insiste c'est que les éducateurs du Club d'Aubervilliers allaient toujours rencontrer les jeunes là où ils étaient,

là où ils passaient la plupart de leur temps. Ils savaient bien que beaucoup d'entre eux n'osaient pas venir au Club d'eux-mêmes, c'est pourquoi des rencontres sur les trottoirs, dans les cafés, dans les squares...étaient nécessaires. Une rencontre réussie avec un jeune était toujours très féconde car le bouche à oreille était le meilleur vecteur de la renommée du Club et d'autres jeunes attirés par la curiosité allaient spontanément à la rencontre des éducateurs. Une fois arrivés au Club, ces jeunes méfiants à l'égard d'autrui, avaient une chance de vivre des rapports de confiance avec des adultes. Ensuite un travail plus approfondi pouvait prendre place et permettre une connaissance plus fine de la problématique personnelle et familiale du jeune.

Les jeunes savaient qu'ils pouvaient compter sur les éducateurs ; ils savaient qu'ils n'étaient pas là pour les punir mais pour les accompagner là où ils en étaient, ce qui leur donnait une chance de changer leur relation à l'adulte.

Ces échanges basés sur la confiance débouchaient dans un premier temps sur des propositions et activités de groupe dans un but de socialisation et de connaissance de soi mais parallèlement des prises en charge individualisées à visées plus lointaines s'inscrivaient dans la construction de projets de vie. Ces propositions et activités dont l'énumération qui suit n'est pas exhaustive, accompagnement individuel, activités de groupe, entretiens, visites en prison, recherche de travail..., avaient une place essentielle.

Antoine nous dit en effet : *« L'avantage c'était qu'on avait toujours des solutions qu'on cherchait ensemble, solutions de travail, de placement, de formation et puis il y avait les visites en prison. J'ai passé beaucoup de temps dans les visites de prison mais ce n'était pas simplement pour rendre visite et faire plaisir, c'était pour préparer l'avenir, il y avait toujours un projet à la clé. C'était une amitié basée sur le projet d'avenir personnel du jeune »* : longue écoute, recherche des meilleures solutions. Il existait toujours une grande attention portée à l'ouverture d'esprit sous la forme de propositions aussi variées que possible et toujours recherchées avec les jeunes. Que de sorties au théâtre et au cinéma certes pour se faire plaisir

mais avec toujours une idée derrière la tête, construction du groupe, éveil de l'esprit... que de sports proposés dont parfois les jeunes n'avaient jamais entendu parler ou qu'ils jugeaient hors de leur portée et qui leur ont ouvert de nouvelles perspectives. « On pensait que s'ils allaient avec nous à un concert de Brassens c'était pour les sortir de leur milieu habituel pour qu'ils s'ouvrent à d'autres choses. On était dans la culture et l'ouverture d'esprit, pas enfermés dans le milieu de la rue de l'Union à Aubervilliers ».

Au-delà de cette vie au Club inscrire le jeune dans un projet d'avenir a toujours été une préoccupation essentielle de travail des éducateurs, ce qui voulait dire recherche de travail. Trouver un emploi ou une formation est une source évidente de repères et une façon de donner une chance d'insertion dans la société. Mais pour cela il fallait, comme le signale Antoine Bricot, un minimum d'exigences et de discipline :

« Moi, je leur donnais rendez-vous le matin, tôt, à 8 heures, devant un kiosque à journaux, parce que là on peut trouver des annonces de travail ; on les épluchait les unes après les autres. Cela ne veut pas dire que cela marchait à chaque fois : c'était une stratégie. Ils avaient aussi intérêt à être à l'heure ; je pouvais me permettre de dire " tu n'es pas à l'heure, si le jour où tu vas travailler tu n'es pas à l'heure, cela n'ira pas". La plupart du temps ils n'étaient pas à l'heure mais peu à peu cela venait, ils savaient qu'on était là ».

Antoine quand il parle de l'amitié au sens où l'entendent les « Équipes d'amitié » fait référence à une « pédagogie basée sur l'approche amicale des jeunes ». Cela veut dire que les éducateurs, les bénévoles et tous ceux qui participent comme responsables au Club accueillent ces jeunes sous le principe de « l'amitié », une amitié fondée essentiellement sur la confiance et le respect de l'anonymat. Cette amitié signifiait surtout offrir au jeune la possibilité de compter sur quelqu'un qui était toujours à l'écoute et qui pouvait orienter et aider dans les situations les plus difficiles et extrêmes. Cette amitié, défendue par les Équipes, se distinguait du « *laisser-faire* » car il s'agissait d'abord de permettre au jeune de comprendre sa situation pour l'aider à mieux s'en sortir. Il ne s'agissait donc pas de couvrir des fautes graves mais de donner un délai, un temps

de réflexion, pour permettre à ce jeune une prise de conscience personnelle de la gravité de sa conduite, de façon à ce qu'il puisse assumer au mieux les conséquences de ses actes.

Antoine le dit bien :

« ...S'ils avaient commis un délit, des bêtises, nous leur disions : tu vas aller te dénoncer ou bien l'autre solution je t'accompagne pour aller dire au juge que tu as fait telle ou telle bêtise. Cela on ne l'accepte pas, cela ne se fait pas, il faut que tu y ailles, on ne peut pas rester comme ça. Donc on les accompagnait, j'en ai accompagné certains au commissariat. Je pense à un autre aussi que j'avais pris dans ma voiture, il avait une arme, je lui ai dit : ou bien tu jettes l'arme et on continue ou bien tu descends et terminé, il est allé jeter l'arme dans le canal ».

Ce soutien offert aux jeunes se faisait aussi avec l'accord des parents et les éducateurs étaient reconnus par les familles qui soutenaient le travail éducatif du Club.

FONCTIONNEMENT DU CLUB ET DE L'ÉQUIPE RUE D'AUBERVILLIERS ⁴

L'équipe éducative du Club d'Aubervilliers rédigeait chaque année un rapport d'activité. En miroir des témoignages recueillis, les rapports d'activité des années 1969 et 1970 apportent un éclairage complémentaire sur l'action éducative de l'équipe.

OCTOBRE 1968 - OCTOBRE 1969

EQUIPE ÉDUCATIVE

D. G - 32 ans - éducatrice diplômée permanente au club depuis 1961 - responsable du groupe depuis 1968.

A.B - 31 ans - éducateur diplômé - responsable depuis octobre 1968.

B.V - 26 ans - éducateur stagiaire depuis septembre 1968.

R.G - 27 ans - bénévole - plombier - responsable animateur au club depuis 1964.

J-L.B - 22 ans - bénévole - étudiant - responsable animateur au club depuis 1967.

Aides Bénévoles :

J. et H. B - jeune couple (ancien du club) a accueilli 15 jours une adolescente pour laquelle nous n'avions aucune solution.

H. V a assuré un mois l'encadrement des filles et l'infirmerie à la Maison Familiale de vacances.

H. V- médecin - suit régulièrement 5 jeunes femmes et une dizaine de familles.

M. G - avocate - nous a beaucoup aidés pour la défense d'un garçon.

Courant 1969, le fait important a été le bouleversement presque complet du quartier où nous menions le principal de notre action.

⁴ Les deux rapports d'activités sont rapportés in extenso.

Auparavant, une grande partie de l'ensemble de la population du club regroupait tous les jeunes de la rue X (zone insalubre). Or, malgré leur marginalité, heureusement les habitants ont été relogés par la municipalité, dans plusieurs cités d'HLM.

Ces familles ayant absolument besoin de notre soutien et appui pour s'adapter à leur nouvelle situation, nous avons continué à les voir régulièrement bien que leur domicile soit souvent éloigné du club.

Simultanément, la présence d'1 éducateur et de l'animateur dans la rue nous a fait découvrir plusieurs groupes d'adolescents demeurant dans les nouveaux H.L.M, adolescents non insérés. Ceux-ci depuis le mois de mars représentent la moitié des jeunes qui fréquentent régulièrement le club.

MODE D'ACTION ÉDUCATIVE COURANT 1968-1969

Elle se situe sur quatre plans :

Au Club

- Trois soirs par semaine, permanence de 17 h à 23 h. et un dimanche sur deux.
- Les jeunes sont accueillis individuellement.
- Un bar sans alcool tenu par l'un d'eux leur donne une impression d'indépendance et les contacts individuels sont plus faciles à établir.
- Les repas pour ceux qui sont isolés ou en conflit avec leur famille, pour ceux qui habitent loin et reviennent au club, pour rompre leur solitude, sont très bénéfiques ainsi que le café servi comme au sein d'une famille qui reçoit des amis.
- Jeux libres, bibliothèque, discothèque.

Dans le Quartier

- Le travail est réalisé par un éducateur et un animateur à partir de plusieurs cafés où se retrouvent les jeunes et dans la rue pour les 14-16 ans.
- Dans les Familles, que nous suivons.

- Nous assumons auprès de 25 familles le rôle de conseiller pédagogique, les connaissant pour la plupart depuis 4-5 ans.

Avec les services sociaux et administratifs

- Nous avons collaboré avec plusieurs Assistantes Sociales qui ont été très efficaces. À l'inverse elles nous ont signalé certains cas très dramatiques. Ainsi, cette famille : mère très malade - quatre enfants - le fils aîné ne travaille pas - Nous avons essayé de le soutenir, il s'est mis au travail et est toujours dans la même maison ; les deux plus jeunes enfants sont venus avec nous en maison Familiale ; pendant les vacances la mère a été expulsée de son logement, le fils aîné est allé au Foyer du 18° et les deux plus jeunes ont été placés. Bien que les membres de cette famille soient dispersés, nos contacts permettent de maintenir entre eux un lien indispensable.
- Nous avons aussi travaillé cette année avec le C.C.A.E. de La Courneuve.
- Nous avons reçu un accueil très compréhensif de la part de la municipalité malgré notre manque d'efforts jusqu'à présent pour nous faire connaître.

Cette année, nous pensons approfondir toutes les possibilités culturelles et sportives qui existent sur le secteur, notamment la piscine et le football, désirant que certains de nos adolescents se réinsèrent dans des activités existantes et se détachent ainsi de leur bande.

LA CLIENTÈLE

Les scolaires -

Ils ne viennent presque plus au club ; leurs familles ayant été relogées assez loin. Ceci nous permet d'être plus disponibles aux adolescents. Malgré tout nous continuons à, les suivre dans leurs nouveaux quartiers. Beaucoup se sentent perdus dans ces grands ensembles et ont de

nombreux problèmes matériels, ils ont besoin de contacts humains et amicaux.

Une quinzaine d'enfants fréquentent encore le club. D'autres ont été placés dans des internats spécialisés et nous les suivons régulièrement (courrier, visites, vacances).

Les adolescents 14-16 ans –

Le travail de rue de l'an passé a amené une cinquantaine de jeunes adolescents à fréquenter le club. Deux sur trois ne vont plus à l'école depuis le mois de mars et ne veulent plus y retourner. Nous pensons que nous allons avoir de grosses difficultés pour insérer ces jeunes dans un cadre scolaire ou professionnel.

Ils sont très dynamiques, aussi, nous voudrions progressivement les amener à fréquenter la maison de Jeunes ou à s'inscrire à des clubs sportifs.

Les adolescents de 16-18 ans –

Ils sont pour la plupart très isolés. Familles inexistantes, dissociées ou les abandonnant affectivement ou complètement débordées par les problèmes de leurs enfants.

Ils ne sont pas préparés à aborder une vie professionnelle normale, pas de qualification. La F.P.A. ne les accepte qu'après de trop longs délais et exige pour certains un certificat de travail de trois mois.

Quand ils trouvent du travail, ils sont souvent exploités, aussi préfèrent-ils ne plus travailler et commettent pour vivre des délits.

Les jeunes adultes et les jeunes couples –

Certains ont tout juste 18 ans, ils viennent beaucoup moins au club, seulement pour nous voir, mais ne restent pas. R. et À. dans leur travail de rue sur le quartier les suivent individuellement. Nous avons dû chercher des logements ou faire des démarches pour en obtenir pour trois jeunes

couples. Un des couples vivait depuis six mois dans deux pièces en sous-sol avec deux autres personnes. La jeune femme attendait un bébé.

SORTIES ET ACTIVITÉS

Elles sont surtout réservées aux adolescents.

Pendant les vacances de Noël, un camp de ski a été organisé, d'une durée de dix jours, avec sept jeunes, encadrés par un bénévole.

A la demande des garçons, nous avons constitué une équipe de football, attachée à un club local. Une dizaine de gars ont participé assez régulièrement, huit plus jeunes ont joué dans l'équipe cadets, notamment l'un d'entre eux a été sélectionné pour la finale du critérium des jeunes footballeurs.

A Pâques, nous avons fait un camp de ski en Suisse, quatre jours, 15 jeunes de 16-18 ans ont participé »

A la Pentecôte, 18 adolescents entre 14-16 ans ont participé à un séjour de 3 jours en Normandie.

A signaler plusieurs sorties d'une journée avec des adolescents, soit à Fontainebleau, soit aux bords de la Marne, des sorties à la piscine, 2 sorties au music-hall.

Au mois de juin, un tournoi de ping-pong; regroupant 20 participants.

Comme tous les ans, nous avons organisé une Maison Familiale en Normandie tout le mois de Juillet. Nous avons accueilli 17 scolaires - 16 adolescents - 6 jeunes adultes dont 3 jeunes femmes et leurs enfants.

Durant le séjour, plusieurs camps de trois jours ont été organisés des endroits différents et des randonnées à vélo ont constitué une activité spéciale pour les adolescentes.

A la suite de grandes difficultés pour trouver un placement pour un jeune de 14 ans qui était en hôpital psychiatrique depuis deux ans, nous avons décidé de le prendre à la maison familiale sur la demande du C.O.A.E. de La Courneuve.

Nous avons également emmené deux jeunes dépendant de l'Aide Sociale à l'Enfance et qui attendent un placement depuis deux mois.

Nous avons accueilli aussi deux enfants qui sont placés en I.M.P. et que leurs parents ne peuvent recevoir pendant leurs vacances (maladie de la mère - travail de l'autre mère).

Quatre enfants qui ne sont jamais partis en colonie ont pu participer au camp et nous espérons bien les inscrire l'année prochaine dans les colonies organisées par la municipalité.

Pendant le mois d'Août, une famille a pu être logée dans un des locaux de la colonie (deux adultes + 6 enfants). Ils ne seraient pas partis en vacances autrement. Nous avons trouvé que cette formule était très intéressante, car la famille est complètement transformée depuis, et nous pensons l'année prochaine essayer de donner cette possibilité de vacances à d'autres familles.

Pendant le mois d'Août, l'éducateur présent sur le quartier, a réparé les locaux du club et refait la peinture avec 10 à 15 garçons et filles.

V - PRISE DE CONTACT AVEC UN BIDONVILLE DE PORTUGAIS.

Un éducateur stagiaire, durant toute l'année a régulièrement passé une soirée par semaine au bidonville. Parlant portugais, il était chargé par l'équipe d'étudier les besoins de cette population marginale.

Après une connaissance approfondie, l'équipe conclut que seule une famille qui présente des problèmes tout à fait particuliers, devait être prise en charge. Les autres, malgré les conditions de vie matérielles précaires, ont une vie sociale à peu près normale et sont déjà suivies par les Services Sociaux.

ACTION 1969

| | Scolaires | Ado. 14-16 | Ado. 16-18 | Adolescentes | Jeunes Adultes | Parents |
|--|-----------|---------------|---------------|--------------|-------------------|---------|
| pris en charge permanente | 1 | 2 | 3 | 3 | 6 | 6 |
| sont suivis avec une relation éducative personnelle. | 32 | 31 | 36 | 12 | 27 | 25 |
| sont connus (c'est-à-dire s'adressent à nous si un problème se pose à eux) | 25 | 18 | 3 | 4 | 6 | 4 |
| TOTAL = 244 | 58 | 51 | 42 | 19 | 39 | 35 |

jeunes qui viennent au club : 133

jeunes de passage : 60

jeunes qui participent aux activités organisées par les responsables (les soirées où les jeunes invitent les responsables ne sont pas dénombrées, séances de cinéma si nombreuses entre autres) : 81

- foot : 19
- tournoi de ping-pong : 20
- sorties (la journée) : 32
cinéma - music-hall
- camp de ski : 21
- camp de Pentecôte : 18
- camp de 15 à 30 jours : 41
- repas au club : environ 600
repas pour 61 personnes.

jeunes pour lesquels des démarches ont été faites : 66

- travail : 18
- F.P.À. : 3
- école : 1
- alphabétisation : 2
- logement : 6
- hôpital : 7
- foyer et placement : 11
- démarches administratives : 18
 - " matérielles : 9
- hébergement : 5
- prison, avocats : 12

PERSPECTIVES 1970

Actuellement, cinquante jeunes viennent quotidiennement au club et les chiffres précisés sur le tableau (page 7) prouvent que l'équipe éducative ne peut pas envisager d'interrompre son action dans ce secteur.

Nous avons souligné dans le rapport précédent que l'état de vétusté de la baraque nécessitait de trouver rapidement un nouveau point d'implantation.

Actuellement, nous cherchons les moyens financiers qui nous permettraient d'acquérir un local situé à 200 mètres de la baraque.

Nous gardons néanmoins toujours présent le souci de mener une action simultanée dans d'autres secteurs difficiles d'Aubervilliers où nous mettrions en place une équipe rue.

Rapport 1970

I - EQUIPE ÉDUCATIVE

A.B. 33 ans - éducateur chef diplômé - permanent depuis octobre 1968 - responsable du groupe depuis 1971.

D.G. 34 ans - éducatrice diplômée - permanente au club depuis 1961 à mi-temps.

JP.H 31 ans - éducateur - responsable de janv. à sept. 1971

C.A. psychologue - responsable de février à août 1971

C.P. 23 ans - animateur - responsable depuis octobre 1971

A.G 25 ans - éducatrice stagiaire - depuis septembre 1971.

Aides Bénévoles

R.G. 29 ans - bénévole plombier - responsable animateur au club depuis 1964.

N.B. bénévole - accueil familial - camp familial

P.A. étudiant - est venu une fois par semaine au club -a organisé un camp de ski et a assuré 15 jours l'encadrement de la maison familiale.

A.L. et B.L. ont assuré l'encadrement du camp de ski et de la maison familiale pendant 15 jours.

P.V. a suivi pendant un an une famille à raison d'une fois par semaine.

J. et A.D. ont accueilli pendant 7 mois une adolescente et 2 mois un adolescent.

H..ST a hébergé pendant 2 mois un adolescent

H.V. médecin a suivi régulièrement 5 jeunes femmes et une dizaine de familles.

| | Scolaires | Ado. 14-16 | Ado. 16-18 | Ado 18- 20 | Jeunes Adultes | Adolescentes | Familles |
|---|-----------|---------------|---------------|------------------|-------------------|--------------|----------|
| pris en charge permanente | 1 | 1 | 1 | | | 2 | 4 |
| sont suivis avec une relation éducative personnelle. | 21 | 23 | 34 | 48 | 22 | 14 | 18 |
| sont connus (c'est-à-dire s'adressent à nous si un problème se pose à eux | 22 | 4 | 4 | 5 | 19 | 19 | 18 |
| TOTAL = 280 | 44 | 28 | 39 | 53 | 41 | 65 | 40 |

jeunes qui viennent au club : 87
jeunes de passages 60

Activités

Jeunes qui participent aux activités organisées par les responsables (les soirées où les jeunes invitent les responsables ne sont pas dénombrées, séances de cinéma si nombreuses entre autres) : 131

- foot : 42
- Patin à Glace : 6
- sorties (la journée) : 42 cinéma - music-hall
- camp de ski : 28
- piscine : 38
- camp : 57
- cheval : 40

Jeunes pour lesquels des démarches ont été faites : 66

- travail : 22
- Prison- juge : 12
- Visites (prison-foyer-centres-hôpitaux) : 12
- Démarches écoles : 2
- Démarches hôpital-foyer 15
- Démarches administratives 27
- Hébergement 7
- Aide matériel 8
- Aide vestimentaire 29
- Prêt 4
- Courier centre – prisons- foyers 24

LE CLUB

Le nouveau club est terminé et enfin utilisable.

L'ancien local démoli avec l'aide des jeunes courant juin 1970 était remplacé au mois de septembre 1970 par un bâtiment « Pillod » (éléments préfabriqués en tôle avec revêtement intérieur). Quinze jours après son inauguration, à laquelle tous les jeunes et adultes que nous connaissions avaient été conviés, l'entrepôt de bois mitoyen de notre terrain brûlait touchant gravement nos locaux neufs et les rendant inutilisables.

Nous avons profité de ce contretemps pour approfondir le travail rue et aussi organiser des activités plus nombreuses avec les jeunes de 13 à 16 ans.

A partir de mars, nous avons pu ouvrir une des salles, où nous avons l'intention d'accueillir les jeunes qui désiraient nous voir ou passer quelques instants avec nous, mais cette solution ne correspondait pas à l'attente des garçons et filles qui fréquentaient habituellement le club. La salle trop exigüe, l'impossibilité d'entreposer des jeux, le chauffage très minime, n'incitaient pas les jeunes à venir.

Les travaux de réfection ont été terminés en avril. Depuis, nous avons ouvert le club comme par le passé trois soirs par semaine de 17 h. à 23 h. et un dimanche sur deux. Le club ayant été fermé pendant un an, la fréquentation est actuellement moins forte qu'auparavant, certains jeunes ayant perdu l'habitude de se diriger vers le local, d'autres ayant pris leur indépendance vis à vis de nous. Par contre, nous continuons à voir ces jeunes dans les cafés, dans la rue ou dans leurs familles.

Ces divers contretemps ont influé sur notre mode de travail notre présence au club étant moindre, nous étions plus souvent sur le quartier ; ce qui nous a permis une connaissance plus approfondie de celui-ci, une participation plus dense à sa vie, la rencontre de jeunes que nous n'aurions pas connus si le club avait été ouvert ; nous avons également été obligés d'organiser des activités et des sorties plus nombreuses et variées de façon à ne pas perdre le contact avec tous les anciens.

NOS ACTIVITÉS

Le football:

L'an dernier une équipe d'aînés s'était formée au club pour participer au tournoi organisé par la Ville d'Aubervilliers. Cette année, elle a volé de ses propres ailes, bien que nous continuions à assister à certains de ses matchs, une autre équipe s'est organisée à partir du club avec de plus jeunes garçons, toutes deux sont arrivées en finale du tournoi qui réunissait 14 formations.

L'équitation :

Cette activité nous a permis de sortir un groupe de jeunes de 13 à 16 ans très turbulents. C'est un sport représentatif et prestigieux (cow-boy, indien) qui leur permet de connaître l'animal, de se confronter avec eux-mêmes (peur) et surtout de se plier à une discipline (on ne peut pas faire n'importe quoi à cheval).

Cette activité a lieu le jeudi grâce à une association de la région de Chantilly qui nous a proposé des prix intéressants ; et elle rencontre auprès des jeunes un très grand succès.

Le ski:

Les camps de ski ont toujours beaucoup de succès, nous avons pu en faire quatre cette année qui ont regroupé 28 personnes.

La piscine :

Les sorties piscine permettent de regrouper beaucoup de personnes.

Sorties filles :

C.A. en début d'année et G. par la suite ont organisé des sorties tous les jeudis : patinoire, musée, piscine, cinéma, pique-nique en forêt, cheval

Maison familiale :

Un camp a eu lieu en juillet et a regroupé 45 personnes de 2 à 72 ans. Nous emmenons les personnes qui ont le plus de difficultés pour partir seules (difficultés d'autonomie- financières). Trois autres familles ont pu prendre leur indépendance vis à vis de nous après avoir été aidées pendant deux et trois ans.

Action ÉDUCATIVE

Une disponibilité, une présence effective aux problèmes du jeune, à sa vie de tous les jours, par le dialogue, l'écoute, au cours des démarches, des activités, dans la rue, au club, sont à la base de notre action.

La recherche du travail est aussi un élément essentiel de réintégration. Bien souvent, on ne trouve pas d'embauche au cours de la démarche faite ensemble ; notre but n'est pas d'amener du travail sur un plateau (ce que la plupart désireraient) sauf dans certains cas. N'est-ce pas plutôt d'amener le garçon à éprouver le besoin de travailler, à trouver lui-même l'embauche, à lui apprendre comment se débrouiller, à lui ouvrir des horizons professionnels qu'il n'a pas encore entrevus. C'est une tâche difficile, car souvent les salaires sont dérisoires, l'orientation professionnelle mauvaise, le manque de formation, le fait d'être étranger (surtout nord- africain) influent beaucoup sur le rejet des employeurs.

Nous avons porté nos efforts sur la formation en FPA par l'intermédiaire des organisations existantes sur la Seine Saint Denis : nous avons pu ainsi envoyer trois garçons en formation FPA.

DG a suivi d'une façon plus régulière des anciens jeunes du club mariés qui ont de très gros problèmes (de couple - d'éducation de leurs enfants - d'organisation) ainsi que les familles des jeunes venant au club. Elle a remarqué qu'il était indispensable que l'on différencie les rôles envers les parents et les enfants, car il est difficile de prendre parti pour l'un ou pour l'autre quand on est seul. La présence de la stagiaire facilite ce travail; celle-ci est disponible aux jeunes et D.G. plus spécialement aux parents.

Le club reste un point de chute important pour celui qui ne sait où aller, pour celui qui est en conflit temporaire avec sa famille. Le fait de prendre les repas en commun dédramatise les situations ut permet per la suite d'envisager avec le jeune les solutions qui peuvent résoudre son problème.

EFFICIENCE ÉDUCATIVE

Parmi les 60 adolescents dont la plupart ne travaillaient pas ou très épisodiquement, notre effort sur ce point a permis à la plupart de travailler d'une façon plus régulière et à une dizaine tout a fait normalement.

5 jeunes suivis depuis plusieurs années ont pu rentrer au Foyer de Jeunes Travailleurs d'Aubervilliers, un seul l'a quitté.

20 jeunes se sont inscrits dans des organismes d'activités culturelles ou sportives.

3 jeunes en fugue de leur foyer, suite à notre intervention y sont retournés d'eux-mêmes ou avec notre aide.

Nous avons pu collaborer d'une façon intéressante avec l'Assistante Sociale du secteur, le Juge pour enfants, la municipalité, le service des sports, le foyer de jeunes travailleurs, ceci dans l'intérêt du jeune ou de la famille.

VII - PERSPECTIVES 1971-1972

Redonner Un nouvel esprit, une nouvelle animation au local que les jeunes ont plus ou moins déserté, qu'ils connaissent mal, qu'ils ne respectent pas, par :

une connaissance plus approfondie des personnes en présence,

un "travail" concret au sein du club (peinture, nettoyage..)

des activités qui arriveront à "souder" les personnes au local et qui pourront être suivies sur l'extérieur.

Entrer en contact avec d'autres groupes de jeunes que nous ne touchons pas actuellement .Pour cela, faire un travail de rue plus cerné.

POSTFACE

Une pratique éducative inscrite dans la modernité

Les témoignages exprimés par les personnes qui voici plus de quarante années, ont rencontré des adultes en capacité d'engager avec eux, le risque d'une relation, éclairent l'importance à l'adolescence d'une relation forte et significative à l'adulte pour construire identité et sociabilité, et intérioriser une éthique humaniste forte.

L'idée d'alors, dans un monde où le jeune était une richesse d'avenir, revient à offrir une relation à des jeunes en souffrance personnelle et sociale, en rupture avec leur milieu, à distance des instances de socialisation et d'insertion, en faisant la démarche d'aller vers eux là où on peut les rencontrer, et de leur proposer un accueil sans condition permettant une écoute, un dialogue, une reconnaissance et une confiance propre à favoriser un accompagnement éducatif.

C'est sur cette idée simple et évidente que s'est construite, à partir des années 45, une pratique éducative de sens, qui répond à cette attente.

Il s'agit finalement de considérer chaque jeune non pas à partir de son ou de ses problèmes, mais de ses capacités à devenir et de ses richesses personnelles à faire société.

Pratique complexe car elle s'adresse à la personne de chacun dans sa globalité, c'est-à-dire qu'elle prend en compte toutes les problématiques et toutes les dimensions sociales de sa vie. Pratique de risque car elle s'organise à partir d'une relation de confiance et de temps partagés, qui conduisent les professionnels à entrer dans les histoires de vie des jeunes et des adultes. Pratique vulnérable car elle se construit essentiellement à partir de la capacité du professionnel à construire cette relation et à initier les actes et les temps partagés les plus significatifs à cette action.

Initiée dès les années 48, avec d'autres, par les Equipes d'Amitié, reconnue légalement en 1972, inscrite en tant que Mission d'Aide Sociale et de Protection de l'Enfance en 1986, dans le Code de l'Action Sociale et des Familles, cette pratique éducative et sociale est actuellement d'une grande modernité.

Alors que toutes les politiques publiques en matière de jeunesse et d'action sociale, depuis plusieurs années se sont construites sur des logiques de dispositifs ciblés à partir des problématiques circonscrites et visant à obtenir des résultats à court terme, cette pratique qui prend en compte la temporalité dans laquelle se construit la vie, les attentes de confiance, de proximité et de reconnaissance des populations crée actuellement les conditions d'une émergence de la capacité à dire et à agir de chacun. Alors que la prégnance des préoccupations sécuritaires génère de la défiance, du repli sur soi-même et de l'assistance, le risque d'une relation engagée dans la confiance crée les conditions d'une reconnaissance et d'un épanouissement personnel et social basées sur la solidarité et la participation.

Ces témoignages et ces analyses, nous parlent car les fondements éthiques et les références déontologiques et méthodologiques qu'ils éclairent sont une nécessité évidente de toute action éducative et sociale en 2015.

Conseil de lecture

- Les rapports du Conseil technique des clubs et équipes de prévention spécialisée (CTPS) notamment :
 - Groupes de jeunes et pratiques de prévention spécialisée 2010
 - La prévention spécialisée à l'heure de la diversité culturelle : état des lieux, questionnements, initiatives, projets innovants en matière de développement social communautaire 2009
 - Les institutions scolaires et Prévention spécialisée 2008

- Perrin Evelyn, Jeunes maghrébins en France, Paris : Le Harmattan, 2008.

- Des éducateurs dans la rue de Vincent Peyre et Françoise Têtard Alternatives Sociales-Paris-La Découverte, 2006

- Les éclats de L'adolescences d'Hubert Flavigny 1996 Paris - Expansion Scientifique Française, 1996

- Les Equipes d'Amitié du Groupe De Travail et de Recherche G.T.R Paris EAM 1965 (3 pages sur le travail sur Aubervilliers).

Au début de l'année 2013 un certain nombre de personnes nous ont contactés ...pour nous inviter à des retrouvailles.

Ces personnes, hommes et femmes, nous les avons connues au cours des années 1962 / 1975, en tant qu'éducateur de rue, dans le cadre de l'action éducative menée par l'association « Les Equipes d'Amitié » sur la ville d'Aubervilliers et de leur fréquentation d'un local « mythique », dit : « La baraque, le club ».

Qui pouvait mieux que ceux qui en ont bénéficié, décrire l'action de la Prévention Spécialisée ?

L'objectif et la finalité de l'analyse de ces témoignages sont assurément de vérifier et de prouver que même si les phénomènes actuels de marginalisation, de délinquance ont parfois peu de points communs avec ceux de la période analysée l'action de la Prévention Spécialisée est toujours aussi pertinente et appropriée pour la rencontre des jeunes, l'accompagnement éducatif et la pratique sociale développées au sein des milieux de vie.

« ...S'ils avaient commis un délit, des bêtises, nous leur disions : tu vas aller te dénoncer ou bien l'autre solution je t'accompagne pour aller dire au juge que tu as fait telle ou telle bêtise. Cela on ne l'accepte pas, cela ne se fait pas, il faut que tu y ailles, on ne peut pas rester comme ça... ».

Alors que toutes les politiques publiques en matière de jeunesse et d'action sociale, depuis plusieurs années se sont construites sur des logiques de dispositifs ciblés à partir des problématiques circonscrites et visant à obtenir des résultats en temps court, cette pratique qui prend en compte la temporalité dans laquelle se construit la vie, les attentes de confiance, de proximité et de reconnaissance des populations crée actuellement les conditions d'une émergence de la capacité à dire et à agir de chacun. Alors que la prégnance des préoccupations sécuritaires génère de défiance, du repli sur soi-même et de l'assistance, le risque d'une relation engagée dans la confiance crée les conditions d'une reconnaissance et d'un épanouissement personnel et social basées sur la solidarité et la participation.

Ces témoignages et ces analyses, nous parlent car les fondements éthiques et les références déontologiques et méthodologiques qu'ils éclairent sont une nécessité évidente de toute action éducative et sociale.